

Maléfices

**Le drame
de la rue
des
récollets**

Par
Michel Gaudo



N° 1

JEUX DESCARTES ÉDITEUR 59 Frs

J. Penalba 85



SOMMAIRE DU N° 1

Page 1	La Mare au Diable
Page 2	Le Vampire déconcerté - Christine Canestrier
Page 5	Le Club Pythagore
Page 6	Si Versailles m'était conté - Michel Gaudo
Page 11	La Gazette Versaillaise
Page 12	Le Drame de la rue des Récollets - Michel Gaudo
Annexe : Illustrations du scénario	



MALEFICES N° 1
© JEUX DESCARTES
4^{ème} trimestre 1985
I.S.B.N. 2 - 904783 - 20 - 2
Imprimerie : S.A.I.T. ZI Trappes
Photogravure : LEOGIL Nice
Photocomposition TYPO 06 Nice
Couverture : Jacques Pénalba
Illustrations : Gilles Lautussier, Jacques Pénalba
Maquette : Guillaume Rohmer
Exécution : Véronique Palmer

LA MARE AU DIABLE

Choses promises, choses dues, nous vous avons annoncé dans notre précédente "Mare au diable" que dans un futur très proche vous verriez paraître le numéro 1 de Maléfices : le voici. Nous vous avons également dit que notre intention n'était pas simplement d'éditer un scénario, mais plutôt d'éditer une revue. C'est chose faite.

Mais voyons plutôt ce que contient le numéro 1 de Maléfices.

Tout d'abord le scénario : Il s'agit d'une nouvelle enquête du Club Pythagore, fertile en rebondissements... pour les joueurs bien sûr, mais également pour le meneur de jeu; en effet avant de faire jouer cette aventure par les personnages, celui-ci est convié à en résoudre l'énigme.

Le club Pythagore a d'ailleurs largement la vedette dans ce numéro, car nous vous proposons d'en devenir membre, ce qui donnera droit à toutes sortes d'avantages et même à un cadeau de bienvenue et tout cela GRATUITEMENT.

Mais lisez plutôt l'article consacré à la création de ce club.

Ensuite vous pourrez lire une nouvelle fantastique de Christine Canestrier, jeune auteur au talent prometteur, si cette nouvelle vous plait, sachez qu'elle en a publié de nombreuses autres aux Editions Kesseling.

Vous pourrez également effectuer une promenade dans un Versailles pour le moins inhabituel en compagnie de Michel Gaudo, notre iconoclaste de service.

mais je crois qu'il est maintenant grand temps de nous retirer sur la pointe des pieds, et de vous laisser tout à votre plaisir... le rideau se lève, vous êtes au club Pythagore et un certain Gutenberg vient vous trouver.

Rendez-vous donc dans Maléfices numéro 2, qui doit paraître très très prochainement et nous amener, si les bruits qui courent sont exacts, visiter la Bretagne à la poursuite du Capitaine Pop Plinn.

LA REDACTION





LE VAMPIRE DECONCERTE



Ernest, était un vampire normal. Et peut-il exister au monde un aussi triste destin ?

Confondu parmi des milliers d'autres vampires, il déambulait sous des étoiles inévitablement incertaines et sous le regard d'une vieille lune blasée.

Contrairement au presbytère, les cimetières avaient peu à peu perdu de leur charme.

Et essayez donc d'avoir l'air noble et majestueux en vous extirpant d'un vulgaire casier géométriquement économique ! Rude tâche qu'Ernest accomplissait quotidiennement sans se soucier de l'air qu'il pouvait avoir.

Du moins, c'est ce qu'il voulait laisser croire... car Ernest s'était toujours considéré comme une victime du star-system. Il n'était ni d'une pâleur fascinante, ni d'une maigreur inexplicablement sensuelle.

Avec sa silhouette rondouillarde, ses yeux de myope et sa calvitie à jamais naissante, Ernest ressemblait à tout le monde, et c'était triste à pleurer.

Quant aux crocs démesurés, ils demeuraient le rêve de tous les vampires qu'il fréquentait : s'ils devaient se révéler pratiques à l'usage, ils n'en restaient pas moins le fruit d'une imagination trop fertile et non vampiresque.

Car ils écrivaient eux aussi, ces pauvres exclus de la lumière.

Mais faute d'éditeurs et de matériel adéquat, les manuscrits par milliers demeuraient au fond des tombes.

Seul Bram Stoker, célèbre vampire écrivain, était parvenu à faire éditer son livre et l'on se demandait encore comment.

Ernest le tenait pour l'unique responsable de tous ses maux.



C'était à cause de Stoker que le vampire était devenu ce stéréotype ridicule aux allures efflanquées.

Cette légende de Dracula nuisait grandement à la cause des vampires normaux.

C'est donc anonyme parmi les anonymes que, par une belle nuit chaude et parfumée - on peut rêver - , Ernest se retrouva devant l'entrée d'un cinéma, en train de faire la queue.

Ayant pris conscience de ce fait, il s'en voulut immédiatement.

A quoi bon faire partie des privilégiés si on ne se sert pas des avantages mis à sa disposition ?

Il ne fallait tout de même pas renier en bloc les écrits stupides de quelques vampires mystiques.

Il est vrai qu'ils avaient le pouvoir de se transformer comme ils l'entendaient ; et toute une gamme de petites bêtes adorables constituait l'éventail de leurs possibilités.

C'est donc sous l'apparence d'un moustique qu'Ernest pénétra gratuitement dans la salle, en passant inaperçu et devant tout le monde.

Il s'installa confortablement sur l'avant-scène, juste devant l'écran, à l'abri de toute tentation car il voulait éviter le scandale.

Il savait, Ernest, qu'il lui serait difficile de résister à l'appel d'une magnifique veine gorgée d'un sang à peu près pur.

Donc, pas de dispersion.

Il se concentra sur le rideau noir qui cachait encore l'écran et attendit.

Il allait assister à une de ces séances d'épouvante collective que les directeurs de cinéma avaient eu la bonne idée de programmer à minuit.

Un de ces films burlesques où les monstres meurent à la fin, terrassés par de gentils héros bien vivants et séduisants.

A l'affiche, ce soir-là : Nosferatu, prince des ténèbres.

L'instinct ! Quand un vampire sort le samedi soir, ce n'est pas pour aller voir "La Belle au Bois Dormant". Quoique...

Le film fut lent, laborieux, truffé d'ingénues mal angoissées et d'appareils dentaires vagabonds.

La musique était parfaitement adaptée aux



situations, c'est-à-dire, franchement comique.

Ernest s'ennuyait prodigieusement et ses oreilles commençaient à souffrir, torturées par cette cacophonie.

Il était sur le point de reprendre son envol pour fuir cette médiocrité qui lui coupait même l'appétit, quand soudain, là devant lui, il y eut le bateau.

Un vaisseau hallucinant, sublime, grandiose, avec des voiles féeriques et une mâture d'autre monde.

C'était un voilier extraordinaire que Nosferatu, ce crétin d'opérette s'était approprié par peste interposée.

Pour Ernest, ce fut la révélation.

Il ne voulut pas en découvrir davantage, de peur de voir Nosferatu ronger la coque splendide à l'aide de ses incisives jaunes et plastifiées.

Qui savait jusqu'où pouvait aller cet avorton ?

En sortant de la salle de projection, Ernest avait la tête pleine d'air du large, de lune exotique et d'ancre jetée dans une mer bleue, verte, violette ou orangée par les fonds coralliens.

Un bateau ! Finis les complexes et frustrations qui étaient son lot quotidien.

Il deviendrait le maître d'un trois-mâts à l'allure fantomatique, semant la terreur autour du globe.

Première désillusion : des nuits entières de recherches fixèrent Ernest sur le compte des grands voiliers au long cours. Ils avaient disparu ou presque.

Le grand paquebot qu'il choisit, faute de mieux, était en partance pour une croisière autour du monde.

Moustique, il s'embarqua et se hâta de faire connaissance avec les lieux.

La cale lui parut l'endroit idéal pour passer ses journées.

Alors, durant de longues nuits, les grosses riches dames qui effectuaient une croisière de rêve, furent agaçées par le petit bruit d'hélice miniature que faisait un moustique dans leur cabine.

Les incultes !

Elles ne comprenaient pas que c'était une plainte désespérée.

La triste mélodie d'Ernest qui souffrait du mal de mer.

Tenaillé par ce mal humain imprévisible, il se terra dans la cale obscure et n'en sortit plus jusqu'à l'arrivée.

Mais l'arrivée où ?

Lorsque le bateau s'immobilisa enfin pour une escale qui lui sembla plus longue que les autres, Ernest hasarda une sortie.

Mais comme cela a été démontré de façon définitive et indéniable, la terre tourne. Le bateau mouillait dans la Grande Baie Australienne et, aux antipodes, minuit change de quartier.

Perturbé, déphasé, malade, ne sachant plus où il était, Ernest fit une timide percée hors de son repère.

Il fut accueilli par les rayons d'un soleil puissant et meurtrier et ne se remit jamais de cette épreuve.



C'est ainsi qu'à cause d'une légende et d'un rêve de gloire, Ernest mourut comme dans un film, les yeux grands ouverts et les ailes en croix.

Christine Canestrier.





Maléfices n'est pas apparu sur les rayons des magasins de jeu grâce à un coup de baguette magique.

Il n'est pas non plus arrivé en France dans les cales d'un navire en provenance d'Outre-Atlantique.

Non, plus simplement Maléfices a été conçu en France durant de longs mois. Sa gestation a duré près de deux ans et si les idées directrices qui le composent sont celles que nous avions à l'esprit au départ de cette aventure, leurs présentations ont subi constamment de profonds bouleversements avant d'aboutir au résultat final.

Au fil des versions successives de Maléfices, une évidence nous est apparue, Maléfices était doué d'une vie propre, d'une dynamique interne dans son évolution qui décidait de son avenir et de ses orientations.

Ceci, loin de nous causer une surprise, nous confortait dans notre conception du Jeu de Rôle.

Car, un jeu de rôle ne consiste pas en des tables de la loi ou une dizaine de commandements auxquels tout doit se plier, mais il correspond plutôt à un ensemble d'idées et de concepts en perpétuelle transformation.

Mais, nous direz-vous, le fait même que la boîte de Maléfices existe n'est-il pas un obstacle à cette notion de jeu évolutif ?

Non, car d'une part en évitant d'enfermer Maléfices dans un carcan de règles trop lourdes, cette dynamique a été préservée et

d'autre part la publication des numéros de Maléfices va nous permettre de poursuivre l'évolution continue du jeu. Ceci constitue notre premier objectif.

Le suivant est la création du Club Pythagore.

Du club Pythagore, vous connaissez celui qui, dans certains de nos scénarios, regroupe les personnages.

Mais celui auquel nous vous convions a pour objectif de réunir notre équipe et tous les joueurs de Maléfices.

Maléfices a énormément progressé au travers des rencontres et des multiples échanges qui ont eu lieu au cours des parties et des tests et cela depuis deux ans.

Et, comme il a été dit au début de cet article, Maléfices ne provient pas d'une contrée étrangère, il est né en France, baigné par notre culture, à l'écart des Spielbergeries et autres Conanneries.

C'est donc dans cet esprit que nous créons le Club Pythagore avec plusieurs objectifs.

Le premier est de constituer une liaison entre vous et notre équipe, le second, et non des moindres, est de permettre de vous mettre en contact avec d'autres membres du Club et d'instaurer ainsi une possibilité de dialogue entre les joueurs.

Dans un premier temps de façon ponctuelle et dans un second temps au cours du deuxième trimestre 86 d'une façon plus générale, avec la parution d'un annuaire des membres du Club Pythagore.

Pour le reste, nous avons quelques idées : organisation de rencontres, de fêtes, création d'une rubrique "Club Pythagore" dans les colonnes des numéros de Maléfices.

A ce sujet n'hésitez pas à nous envoyer vos suggestions car nous voulons que le Club Pythagore soit une structure ouverte.

D'ailleurs, les membres les plus dynamiques pourront ainsi devenir Sociétaires du Club.

Pour devenir membre du Club Pythagore vous n'aurez rien à déboursier, notre Editeur, bon comme un Saint Jean, s'occupant de la partie basement matérielle.

Il vous suffit donc d'adresser un courrier à : Club Pythagore - Jeux Descartes - 5 rue de la Baume - 75008 PARIS -

Vous recevrez votre carte de membre accompagnée d'un cadeau de bienvenue.

Celui-ci a été créé spécialement pour vous par Bernard Reyboz, dont vous avez déjà pu apprécier un certain diable qui s'intéresse à votre âme.

Amicalement.

Michel Gaudou.
Guillaume Rohmer.



SI VERSAILLES M'ETAIT CONTE

J'avoue sans la moindre honte être un parfait iconoclaste, avoir en horreur la visite des musées, ricaner quand une cantatrice meurt sur scène, je hais l'opéra, et ne pas ressentir la moindre émotion devant la Cathédrale de Chartres, ce chant de pierre comme l'écrit Péguy.

Je ne suis absolument pas certain que Péguy ait écrit cela, mais j'avoue également, toujours sans la moindre honte, n'avoir jamais lu cet auteur.

Vous comprendrez donc aisément que je n'éprouve pas pour Versailles une admiration sans borne.

Disons que je supporte cette ville, me contentant simplement de la trouver : grande, bête et large.

Par contre mon indifférence se change en exaspération en ce qui concerne le château.

Comment peut-on éprouver de l'admiration pour cette énorme pâtisserie royale qui servit de résidence à Louis le quatorzième, et qui de plus, fut littéralement bâtie sur les cadavres des ouvriers qui la construisirent.

Je n'en veux pour preuve que cette lettre que Madame de Sévigné, évoquant la mortalité qui dépeuplait alors le chantier, écrivait : Le Roi, dit-elle veut aller samedi à Versailles,

mais il semble que Dieu ne le veuille pas, par l'impossibilité que les bâtiments soient en état de le recevoir, et par la mortalité prodigieuse des ouvriers, dont on emporte toutes les nuits, comme à l'Hôtel Dieu des charrettes pleines de morts.

Cela n'empêcha pas le Roi Soleil de dormir, bien au contraire, il eut même la prétention de faire installer sa chambre au centre du château.

Sa couche selon ses royales directives fut disposée plein est, dans l'axe même sur lequel le soleil se lève sur ses terres.

Avouez que si de nos jours, vous et moi avions de pareilles prétentions, on nous aiguillerait vers l'asile psychiatrique le plus proche.

Par contre, si je n'aime pas l'histoire avec un grand H et son cortège de personnages empesés, je reconnais avoir un goût fort prononcé pour le bizarre, l'insolite et l'étrange.

Et Versailles est loin d'être une ville dépourvue de ces ingrédients.

Alors, permettez-moi de vous conter quelques savoureuses petites anecdotes qui

se déroulèrent dans cette ville.

J'espère ainsi vous faire découvrir un autre Versailles, un Versailles entre chien et loup, à l'heure où les gentils petits rois soleils sont allés se coucher, suçant le pouce de leur sceptre tout en faisant de mignons rêves de gloire.

LA JOYEUSE SECTE DES THEOPHILANTROPES

Cette secte fut créée en 1797 dans une belle demeure de la Rue Hoche.

Comme bien d'autres sectes, elle s'était fixée pour but d'adorer Dieu, ce qui n'a rien de bien original, mais également d'être l'amie des hommes, ce qui l'est déjà plus.

Ces membres étaient animés d'un esprit très libéral.

Elle compta parmi ceux-ci un certain Mercier, auteur de la première anticipation moderne : "L'an 2440".

Cette œuvre dont le retentissement s'étendit à toute l'Europe, lança littéralement la mode des ouvrages situés dans l'avenir.

Dans ce livre, l'Auteur imagine qu'il s'endort 700 ans et nous décrit la Société future à son réveil : les rues sont plus larges et mieux éclairées, les véhicules circulent tous

à droite, Versailles n'est plus que ruine et la monarchie, si elle subsiste toujours, est devenue constitutionnelle, l'impôt sur le revenu n'est que de 2% et encore n'est-il pas volontaire, on le verse dans des sortes de boîtes aux lettres situées aux carrefours des rues. La criminalité a pratiquement disparu et ceux qui persistent dans cette voie ne sont même pas enchaînés, ils se reconnaissent coupables sans rechigner et vivent dans le repentir.

Mais cette maison de la Rue Hoche n'abrita pas que les sympathiques membres de cette secte, en 1785 y vécut également un horloger nommé Lamy, qui grâce à une pendule représentant une montgolfière, connut une certaine notoriété.

Tous les dimanches, au dernier coup de midi, celle-ci s'élevait au-dessus de son socle de marbre, emportant dans les cieux deux voyageurs placés dans sa nacelle.

Elle fut même présentée à Louis XVI, qui fut stupéfait et ravi, tout du moins si on en croit le troisième valet de pied de celui-ci qui écrivit plus tard : "Le Roy contemplant la nef volante s'élevant dans les nuées avec des yeux en formes de boules de loto".

Pour être parfaitement honnête, je dois dire que je ne garantis pas complètement l'authenticité de cette dernière anecdote. En effet, il est fort possible que ce témoignage ait été rapporté par le quatrième valet de pied de Louis XVI et non pas par le troisième; vu la façon dont la photo a été prise, c'est assez difficile à dire.

PETITE HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE TALMONT ET DE MERLIN L'ÉPICIER

En 1724, un nommé Merlin, épicier Rue de la Paroisse, était persuadé que sa maison était hantée, plus précisément sa chambre à coucher.

Cependant l'histoire ne nous dit pas s'il avait disposé, tout comme son royal voisin, son lit dans l'axe même de ses sacs de pois-chiches et des caisses de biscuits secs.

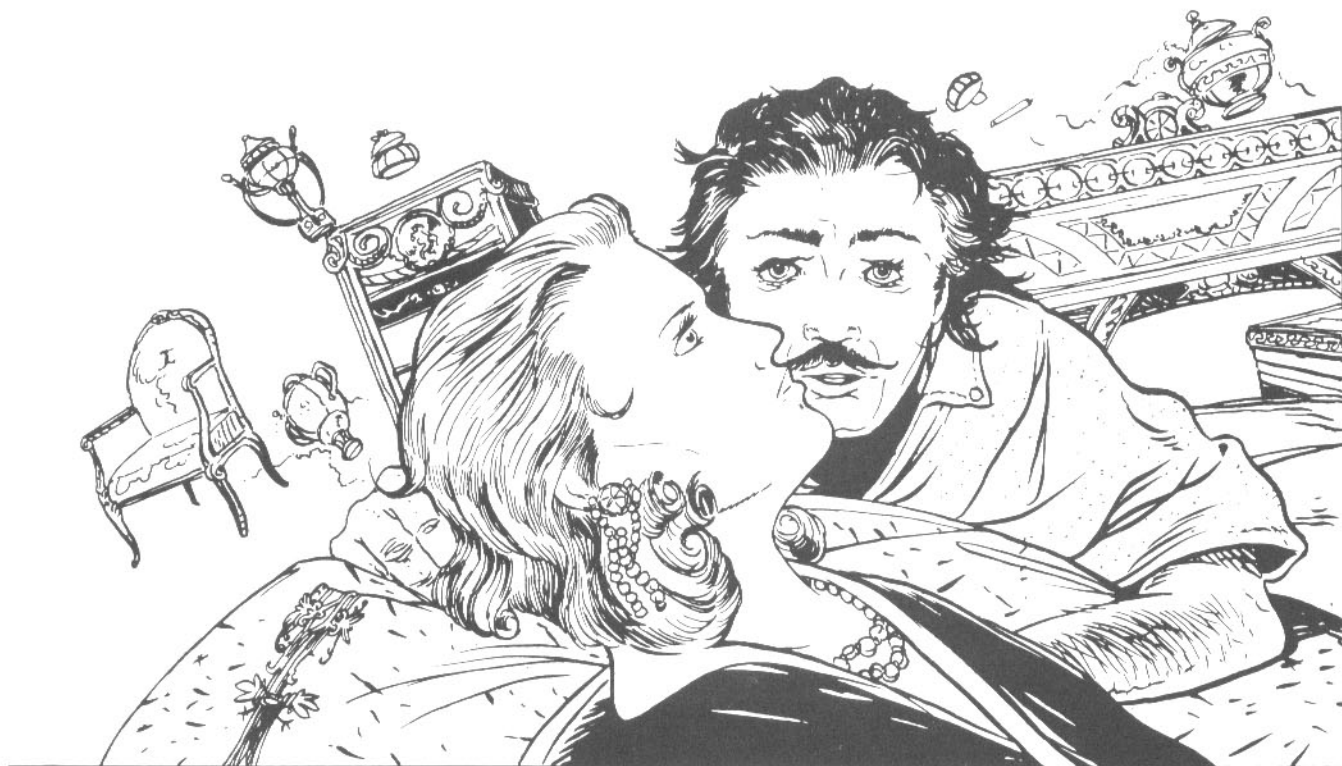
Ce brave homme avait pour cliente la Princesse de Talmont.

Or, celle-ci jouissait d'une certaine réputation en matière de maison hantée.

L'épicier la pria donc de bien vouloir l'aider. Tout d'abord celle-ci refusa, mais devant l'insistance de Merlin, elle finit par céder et, un beau soir accepta de se rendre dans la chambre de celui-ci.

Elle fit disposer les meubles selon un certain ordre, ajouta des croix et des reliques, ferma la porte et scella de ses armes la serrure.

Le lendemain tout était bouleversé. L'opération fut répétée plusieurs jours,





donnant chaque fois le même résultat.

Alors, aux grands maux les grands remèdes, en désespoir de cause la Princesse décida de passer en personne la nuit dans la chambre mystérieuse.

On dit que depuis ce jour, aucun revenant n'osa hanter les lieux.

Ce que l'on ne dit pas, mais vous connaissant bien, je sais que vous vous posez la question, c'est si Merlin ce soir-là passa également la nuit avec la Princesse.

Les gens du quartier disaient cependant que depuis ce jour, Merlin fut... enchanté !

UN GENIAL PIQUE ASSIETTES... MEHEMET RIZA BEY

En 1715, Louis XIV était malade et de fort méchante humeur; cela ne s'arrangea pas d'ailleurs l'année suivante puisqu'il mourut en 1715.

Dans l'Histoire de France Tintamarresque, mon livre d'histoire favori(!) l'auteur annonce cette nouvelle de la façon suivante : "Enfin en 1715, à l'âge de soixante-dix-sept ans, Louis XIV daigna faire quelque chose pour le pays dont il avait été le cancer pendant soixante-douze ans. Il mourut".

Mais revenons plutôt à l'histoire qui

nous concerne, un beau jour, se présenta au château, un certain Méhèmet Riza Bey, se prétendant ambassadeur de Perse.

Il disait apporter des présents pour rendre hommage au Roi Soleil.

Le brave homme était très pauvrement vêtu et la totalité de ses présents devait avoir à peu près autant de valeur qu'un bilboquet auquel il manquerait une ficelle.

De plus, il n'était précédé d'aucun message l'accréditant auprès du Roi.

Mais cependant, jobard comme pas un, celui-ci ne douta pas un seul instant de l'authenticité du personnage et le reçut en audience le 19 février 1715 et dans le plus solennel appareil.

Quand il apprit la bonne nouvelle, Riza Bey, n'en fut pas autrement étonné. Il prit même le temps de finir son déjeuner, puis il monta à cheval et se dirigea sans se presser vers le château en compagnie du Baron de Breteuil et du Maréchal de Matignon qui avaient été chargés par le Roi de l'accompagner.

En ville ce fut du délire, l'avenue de Paris, la place d'armes et les cours du château étaient envahis pas des milliers de curieux qui se tenaient les côtes, certains s'étant perchés sur les toits pour mieux voir passer l'étrange persan.

Ensuite, Méhèmet Riza Bey vécut pendant sept mois à Versailles... aux frais du roi bien entendu.

Puis un beau jour, il quitta la ville à cheval et plus personne n'entendit parler de lui.

Mais maintenant redevenons sérieux, car l'histoire qui arriva à deux anglaises visitant Versailles relève véritablement du plus pur fantastique, écoutez plutôt.

DEUX ANGLAISES SUR LE CONTINENT

Cela se passa en 1901, le samedi 10 août plus exactement, deux touristes anglaises, Miss Maberly et Miss Jourdain visitaient Versailles.

Après avoir parcouru les salles du château, elles décidèrent de se rendre au Petit Trianon.

Or, dès qu'elles eurent fait quelques pas dans le domaine de la Reine, les deux Miss ressentirent une étrange impression, assez semblable à celle que l'on peut éprouver dans un rêve.

Le paysage tout autour d'elles paraissait s'être figé.

Aucun chant d'oiseau ne se faisait plus entendre, ni le gai tri-ti-reli de la mésange épeichette, ni le délicieux tourlourou-tutu de la pie grièche à tête rousse et encore moins le chant plaintif et déchirant de la rousserolle verderolle (*acrocephalus palustris*).

N.D.R.L. Quel scandale, comment peut-on écrire des choses pareilles ! Alors que tout le monde sait que la Rousserolle est un oiseau qui construit son nid dans les marais.



NOTE DE L'AUTEUR. Et alors, celle-ci venait de la Place des Vosges, et la Place des Vosges c'est bien dans le Marais non !

Donc, comme je le disais il y a un instant, avant d'avoir été grossièrement interrompu, l'ambiance était totalement irréaliste, voire inquiétante.

Brusquement au détour du chemin elles se trouvèrent nez à nez avec deux hommes.

N.D.L.R. Quand ce genre de situation arrive à des anglaises, cela laisse tout de même une certaine distance.

Les prenant pour des gardiens, elles leur demandèrent où se trouvait le Petit Trianon : "Allez tout droit" répondit sans s'arrêter l'un d'eux de façon peu courtoise.

Détails insolites et qui n'étaient pas fait pour dissiper cette impression d'irréalité, les deux hommes étaient coiffés de curieux petits tricornes.

Miss Moberly et Miss Jourdan pressèrent le pas.

Un peu plus loin, elles aperçurent devant l'entrée d'une maison une femme et une petite fille âgée de treize ou quatorze ans. Celle-ci portait une longue robe qui descendait jusqu'aux chevilles et elle tendait les bras vers sa mère qui, en haut d'un escalier, tenait une cruche à la main.

Toutes deux étaient immobiles et silencieuses.

Les deux anglaises poursuivirent leur chemin sans oser déranger les deux femmes.

Puis elles virent un homme recouvert d'un grand manteau noir et coiffé d'un chapeau à large bord, il se tenait devant un kiosque de jardin de forme bizarre.

Un autre homme, coiffé également d'un grand chapeau se dirigea vers elles en courant : "Mesdames, mesdames, s'écria-t-il, il ne faut point passer par là." puis il ajouta : "Par ici... cherchez la maison".

Puis toujours courant, il s'éloigna.

Tout autour des deux femmes le silence était total. C'est alors que les deux anglaises se rendirent compte que depuis un moment, elles n'avaient pas aperçu un seul touriste. Légèrement effrayées elles pressèrent le pas. Après avoir traversé un petit pont rustique sous lequel coulait un ruisseau, elles découvrirent une prairie et à quelques pas de là, une autre maison entourée d'un jardin anglais.

Sur une terrasse, une femme fort belle, coiffée d'un chapeau blanc, peignait un tableau, on l'apercevait de dos.

Etrangement, les deux visiteuses n'osèrent pas lui adresser la parole.

C'est alors que sortant de la maison, un jeune homme se dirigea vers elles et très poliment leur dit qu'il pouvait les aider à retrouver leur chemin, il leur fit ainsi traverser un jardin à la française et les guida jusqu'à une petite

porte, puis, s'inclinant galamment, il leur sourit et rebroussa chemin.

Héberluées, les deux femmes franchirent la porte et brusquement se retrouvèrent au côté d'un groupe de personnes qui devaient bruyamment.

De retour en Angleterre, Miss Moberly et Miss Jourdan, profondément troublées par cette promenade au Petit Trianon, échangèrent leurs impressions, et Miss Jourdain s'aperçut avec stupéfaction que Miss Moberly n'avait absolument pas vu une enfant tendant une cruche à sa mère et Miss Moberly fut fort étonnée quand elle se rendit compte que Miss Jourdan à aucun moment, n'avait vu une femme en train de peindre.

Elles décidèrent donc de consigner séparément par écrit tous les détails de ce qu'elles avaient vu et entendu.

Ces récits furent rédigés en 1901 et conservés à la Bodleian Library.

Ensuite, aussi incroyable que cela puisse paraître, elles consacrèrent les dix années





suivantes à enquêter sur la réalité des faits qu'elles avaient vécus.

En 1902, Miss Jourdan revint seule sur les lieux, rien ne se passa.

En 1904, elle se rendit pour la troisième fois au Petit Trianon, mais en la compagnie cette fois de Miss Moberly. Bien qu'il ne se passa rien de notable, les deux anglaises cependant, constatèrent que les allées avaient changé, que les arbres étaient moins nombreux et que le kiosque aux formes bizarres avait disparu.

Elles se renseignèrent auprès des services d'entretien des jardins, là on leur affirma que rien n'avait été changé dans cette partie du jardin depuis plusieurs années.

A partir de là Miss Moberly et Miss Jourdan commencèrent réellement à se demander si elles n'avaient pas voyagé à travers le temps jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle.

Elles décidèrent donc d'entreprendre une vaste enquête historique.

Tant à Paris qu'à Versailles, Miss Jourdan passa de longues heures dans les bibliothèques, compulsant de nombreux ouvrages sur le Petit Trianon.

Elle alla même jusqu'à engager une correspondance suivie avec des cinéastes et des photographes parisiens pour vérifier si le 10 août 1901 des figurants ou des acteurs n'avaient pas participé à une reconstitution historique.

Les résultats de cette enquête furent publiés en 1911 dans "An Adventure", mais cela ne permit nullement de résoudre ce mystère.

Il faut cependant noter que le kiosque aux formes étranges qu'avaient vu les deux anglaises n'existait pas en 1901, mais qu'il ressortit de leur enquête qu'au temps de Marie-Antoinette, il y avait effectivement eu à cet endroit un kiosque chinois !

Or, cela les deux femmes n'avaient pu l'inventer, ignorant jusque-là l'existence de ce kiosque.

Alors, y aurait-il eu ce jour-là un léger dérèglement du système espace-temps et cela dans les limites étroites du Petit Trianon.

On peut se poser la question ?

Mais il y a plus étrange encore.

Le 10 août 1901 à la même heure en Polynésie dans l'île du Pin, île qui se trouve entre la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire aux antipodes de la France, apparurent deux touristes anglaises, elles saluèrent quelques habitants puis disparurent soudainement.

Alors, la prochaine fois que vous vous rendrez à Versailles, n'hésitez pas, allez faire un tour du côté du Petit Trianon... on ne sait jamais, ce sera pour vous peut-être le moyen de vous rendre gratuitement en Nouvelle-Zélande.

Mais, si cela doit arriver, soyez gentil, envoyez-nous des cartes postales !

Michel Gaudo

Mon chéri

*C'est merveilleux, maintenant le secret de François
Gmain t'appartient.*

*Dire que le bonheur est à notre portée, mais comment
ne pas éveiller les soupçons de la fille du logis ?*

J'ai hâte de te voir, rendez-vous demain où tu sais.

Je t'aime

Le doux côté de la médaille.

Le numéro
5
centimes

Numéro 6438

LA GAZETTE Versaillaise

Le numéro
5
centimes

19^{ème} année

REDACTEUR EN CHEF : Marc Legrand - DIMANCHE 4 FEVRIER 1903

CATASTROPHE DU METROPOLITAIN 84 MORTS

*Un terrible désastre - Voyageurs asphyxiés à la station
de la Rue des Couronnes - Le déblaiement - Funèbre
besogne - La reconnaissance des cadavres - Liste des
victimes - Les secours -*

Quatre-vingt-quatre voyageurs, peut-être quatre-vingt-cinq, ont trouvé la mort à proximité des stations de la rue des Couronnes et de Ménilmontant. Dans le souterrain sans lumière, terrifiés par la fumée âcre qui les prenait à la gorge, ne sachant où trouver un refuge, essayant de fuir et se trompant de chemin, s'écrasant les uns les autres, ils sont tom-

bés asphyxiés sur la voie, sur les quais, après s'être débattus en d'atroces convulsions. Plusieurs fois au cours de la nuit, nos admirables pompiers avaient tenté d'entrer dans le souterrain d'où la fumée humide s'échappait en épaisses volutes; suffoqués et grillés par la chaleur, ils avaient dû y renoncer.

Vers quatre heures du matin,

une dernière exploration dirigée par le Préfet de police lui-même, fit connaître l'étendue du sinistre, et lorsque Monsieur Lépine remonta, toussant et s'essuyant les yeux, il déclara aux personnes qui l'interrogeaient anxieusement.

- Il y a des cadavres plein la gare !

(suite page trois)

NOUVELLES DIVERSES L'EPURATION DE PARIS

Les Parisiens se plaignent, non sans raison, du peu de sécurité qu'on a depuis quelques temps dans Paris.

Non seulement dans les quartiers excentriques, mais sur les points les plus fréquentés, des bandes de malandrins se réunissent la nuit venue et terrorisent les honnêtes gens.

L'avant-dernière nuit encore, quatre jeunes gens qui se promenaient de la porte Dauphine à la porte Maillot ont été assaillis par une quinzaine de malandrins qui les ont roués de coups.

Il en est de même partout, même sur les grands boulevards où les chevaliers du pavé cherchent aux passants des querelles pour avoir un prétexte à les assommer et à les dévaliser.

En présence de cette situation, à laquelle il est décidé à remédier par tous les moyens possibles, Monsieur Lépine, préfet de police vient de décider que les agents de la brigade mondaine circuleront tous les soirs par petits paquets, de la place de la République jusqu'à l'Etoile et vice-versa.

Espérons que de ce fait, l'épuration de Paris se fera un peu plus sérieusement et sans réclamations.

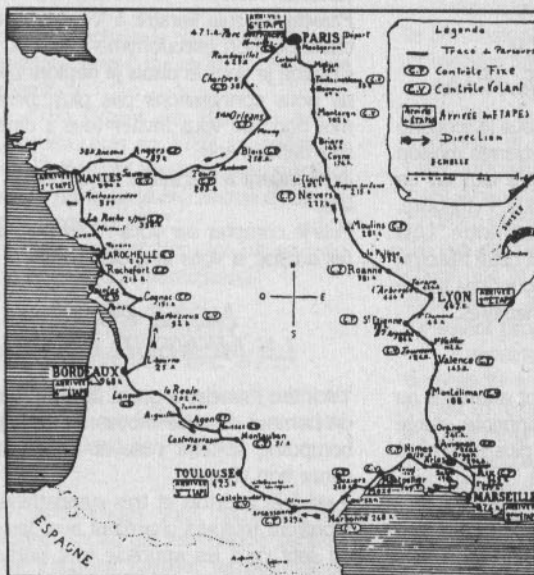
Paris à une allure folle et que cependant Maurice Garin "le bouledogue blanc" le rejoignit et le laissa vaincu, désespéré, à quelques deux cents kilomètres de Paris.

Pour moi Maurice Garin arrivera vainqueur à Paris où il n'arrivera pas, victime d'une des trahisures de la route.

Voir page des Sports la suite de l'article de Bernard Héron.

1^{er} TOUR DE FRANCE CYCLISTE

*Le Tour de France organisé par notre confrère
"L'Auto" aura lieu du 1^{er} au 19 juillet 1903.
Une date dans l'histoire du sport cycliste.*



L'ITINÉRAIRE DU TOUR DE FRANCE

Sur la liste des 80 engagés nous avons retenu quatre noms.

Maurice Garin, Aucouturier, Joseph Fischer, Rodolphe Muller.

Je crois inutile de m'appesantir longuement ici sur chacun des quatre hommes que j'ai sélectionnés : trois sont des gloires du cyclisme; le quatrième, pour n'avoir jamais remporté une grande épreuve, n'en est pas moins l'un des plus connus parmi les grands champions de la route.

Et sans chercher midi à quatorze heures, je dirai immédiatement que je crois à la victoire finale dans le Tour de France de : MAURICE GARIN.

Pourquoi je préfère Maurice Garin à Aucouturier ?

Parce que je me souviens que dans Paris-Brest, Aucouturier fut prodigieux, atteignant le bout de la France, la "fin de la terre" en 21 heures, qu'il se sauva ensuite à nouveau sur



UNE ENQUETE DU CLUB PYTHAGORE

LE DRAME DE LA RUE DES RECOLLETS

**SAMEDI 3
FEVRIER 1903**

Ce jour-là au Club Pythagore, la soirée avait été particulièrement animée. Au cours d'un dîner débat, deux jeunes américains, Wilbur et Orville Wright avaient exposé leurs idées sur la conquête de l'air.

Passionnés d'aéronautique, les frères Wright avaient brillamment soutenu la thèse qu'un jour "les plus lourds que l'air" régneraient en maîtres dans les cieux, ils n'en voulaient pour preuve que leurs propres tentatives.

N'avaient-ils pas le mois précédent expérimenté en Caroline septentrionale un aéroplane à moteur ? Wilbur et Orville étaient persuadés que l'ère des dirigeables touchait à sa fin.

Un jour l'aviation triompherait.

Les membres du club Pythagore ne partageaient pas tous cette opinion.

Un long débat acharné, bien que courtois, avait opposé les "Pour" et les "Contre", sans que finalement l'un des deux camps put l'emporter et faire prévaloir ses idées.

Mais l'important n'était-il pas de favoriser ce genre de confrontation, permettant ainsi aux membres du club de se tenir au courant des inventions les plus modernes dans tous les domaines de la science ?

Il ne fait aucun doute qu'il existe un monde invisible. Cependant il est permis de se demander à quelle distance il se trouve du centre ville et jusqu'à quelle heure il est ouvert.

*Woody Allen
Dieu, Shakespeare et Moi*

Malheureusement les meilleures soirées ont une fin et vers une heure du matin, il ne restait plus que quelques personnes dans les locaux du Palais Royal, dont Gutenberg, un des sociétaires du club.

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

Même si vos joueurs ont déjà joué le scénario contenu dans la boîte : Une étrange maison de poupées, n'oubliez pas qu'il faut un an pour devenir sociétaire du club Pythagore. Or il ne s'est écoulé que six mois entre "Une étrange maison de poupées" et cette histoire, donc vos joueurs ne sont toujours pas sociétaires du club, mais simples membres.

Les personnes qui se sont attardées au club après cette passionnante soirée sont les joueurs, il ne reste plus qu'eux et Gutenberg.

- Messieurs, s'exclama joyeusement Gutenberg, je trouve que cette soirée fut en tout point remarquable, il n'y a qu'une chose que je déplore... c'est que nous ne nous connaissons pas davantage.

En effet, nous nous rencontrons ici, une ou deux fois par mois tout au plus, et bien permettez-moi de vous dire que je trouve cela regrettable.

Puis, regardant à droite et à gauche et n'apercevant aucun autre sociétaire il enchaîna avec de faux airs de conspirateur : puisque je vois que je suis le seul sociétaire ici présent, permettez-moi de faire une petite entorse au règlement, en vous dévoilant ma véritable identité : je me nomme Yacinthe Passelat et suis libraire à Versailles, d'où le choix de mon pseudonyme d'ailleurs.

Comme je vous le disais je déplore que nous ne nous connaissions pas plus; permettez-moi donc de vous inviter tous à dîner chez moi demain soir.

Je demeure à Versailles au 3 rue des Récollets.

Puis-je compter sur vous ? Disons, huit heures du soir si vous le voulez bien.

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

Yacinthe Passelat a quarante-cinq ans. C'est un homme de taille moyenne, un léger embonpoint, le teint rose et frais, plutôt du genre bon vivant.

Il est très courtois et très sympathique, il se montrera toujours charmant avec les dames, on sent qu'il les apprécie tout particulièrement, sans pour cela être du genre "Don Juan".



DIMANCHE 4 FEVRIER 1903 -

VINGT HEURES RUE DES RECOLLETS AU DOMICILE DE PASSELAT

La maison de Passelat est un véritable petit hôtel particulier, avec un jardin donnant sur l'arrière du bâtiment.

Le nom de cette rue du vieux Versailles vient des Récollets, ordre religieux auquel en 1670, Louis XIV confia la charge d'assurer le service des chapelles de la Maison Royale.

Sur l'emplacement de la maison de Passelat s'élevait un des bâtiments du couvent, construit d'après les dessins de Mansart.

En 1793, le couvent des Récollets fut transformé en prison pour les détenus politiques. On y laissa les détenus mourir littéralement de faim.

A tel point que le citoyen Maubeuge déclara devant la convention : "Votre sensibilité sera sans doute émue en apprenant que les infortunés détenus des Récollets ne mangent jamais de pain et qu'ils s'estiment heureux lorsqu'ils obtiennent de leurs parents quelques subsides dont ils font leur subsistance pour suppléer à la faible portion de riz qui leur est accordée chaque jour... Mettez un terme à leurs maux mille fois plus cruels que la mort même. S'ils sont coupables, qu'ils soient jugés; s'ils sont innocents qu'on les rende à la liberté".

Malgré cette supplique le régime des détenus ne s'améliora guère qu'après la chute de Robespierre.

En 1796 l'Eglise des Récollets fut en partie détruite, puis en 1799 les bâtiments servirent d'infirmerie aux invalides pour être transformés par la suite en caserne d'infanterie et cela jusqu'en 1870.

Ensuite, après restauration, les bâtisses devinrent des demeures particulières.

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

On peut trouver tous ces renseignements dans un ouvrage sur Versailles qui se trouve dans la bibliothèque de Passelat.

Les personnages sont reçus par un maître d'hôtel qui les conduit jusqu'au salon, où Yacinthe Passelat les accueille le sourire aux lèvres.

Ce salon est une vaste pièce dont un pan de mur est entièrement occupé par une grande bibliothèque disposée de part et d'autre d'une cheminée monumentale, de grands fauteuils de cuir tendent les bras aux visiteurs, sur la droite un miroir ovale sur pied.

Yacinthe Passelat s'excuse auprès de ses invités, sa femme n'ayant pu se joindre à lui pour les recevoir, ayant été dans l'obligation de se rendre au chevet d'une vieille cousine légèrement souffrante.

Et de plus, par un fâcheux contre-temps, leur cuisinière vient de leur donner son congé et fâcheuse coïncidence, au même moment que la femme de chambre.

Mais il ne veut pas les importuner davantage avec ces petits ennuis domestiques, qu'ils se rassurent, pour suppléer à cette absence de personnel il a fait appel au meilleur traiteur de la ville.

Il les convie d'ailleurs à passer à table.

Effectivement, les membres du club Pythagore ne souffrent nullement du départ de la cuisinière.

Le repas est succulent, on peut même dire que Passelat n'a pas regardé à la dépense, vu la qualité des mets qui sont servis aux personnages, le tout arrosé de vins de grands crus et de champagne de haute cuvée.

Ensuite, de retour au salon, Yacinthe Passelat, le sourire toujours aux lèvres, leur offre son meilleur cognac et ses plus fines liqueurs, tout en faisant circuler un coffret de cigares fleurant bon le tabac de la Havane. Devant un accueil aussi chaleureux, on pourrait se demander, si l'on avait mauvais esprit, si Monsieur Passelat n'a pas besoin par hasard qu'on lui rende un service.

Et l'on n'aurait pas tort, car effectivement Monsieur Passelat se trouve dans l'embarras et il a grandement besoin qu'on l'aide.

Après que le maître d'hôtel ait demandé la permission de se retirer et après maintes et maintes tergiversations, Yacinthe Passelat se jette à l'eau.

C'est aux membres du club Pythagore qu'il s'adresse, et à qui d'autre peut-il raconter cette histoire sans que cela ne provoque la risée de l'auditoire.

En effet, comment est-il possible d'annoncer de but en blanc à des étrangers que l'on craint que sa maison soit hantée et que des événements aussi étranges qu'inexplicables s'y soient produits.

Événements à tel point étranges que la domesticité a quitté les lieux précipitamment et que sa femme se trouve à l'heure actuelle au bord de la dépression nerveuse.

Lui-même d'ailleurs, bien que n'ayant jamais été témoin d'aucun fait, ne sait plus que croire : est-ce sa femme qui devient folle, ou bien la maison est-elle véritablement hantée ?

Mais pour résoudre cette énigme, il fait confiance en la sagesse et l'intelligence des

membres du club Pythagore et c'est pour cela qu'il leur demande de lui faire l'amitié d'être ses hôtes durant quelques jours.

Ensuite, il en est persuadé, grâce à eux, il lui sera possible de juger sainement de la situation : soit des phénomènes inexplicables pour ne pas dire surnaturels se produisent effectivement dans ces lieux et s'il ne parvient pas ni lui ni ses amis à les faire cesser, il se résoudra alors à mettre la maison en vente, soit tout est issu de l'imagination de sa femme et en la confiant aux soins des médecins, il espère qu'elle guérira.

Mais avant d'aller plus avant dans son récit, il voudrait savoir si les membres du club Pythagore sont prêts à l'aider et c'est presque avec des sanglots dans la voix qu'il formule sa requête.

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

En tant que membres du club Pythagore, il est difficile aux personnages de refuser : tout d'abord parce que c'est un sociétaire du club qui le leur demande et ensuite parce qu'étant membres d'un tel club, on peut supposer qu'ils sont guidés par une certaine honnêteté morale et une curiosité intellectuelle qui les poussera à ne pas décliner une pareille offre.



LES FAITS QUI SE SONT PRODUITS DANS LA MAISON - RECIT DE PASSELAT

1 - Il y a un mois environ (janvier 1903), des coups sourds résonnèrent dans toute la maison, ces coups semblaient provenir des murs.

2 - Puis, quelques jours plus tard, comme venant de l'intérieur des murs, on entendit des plaintes déchirantes, ces plaintes semblaient être émises par de nombreuses voix.



3 - Enfin des lambeaux de phrases parvinrent aux témoins de ces faits : "J'ai faim, j'ai faim, pitié... du lait pour mon enfant".

4 - Puis un jour, plus distinctement, on entendit une voix de femme qui prononça distinctement d'une voix haineuse : "Bonnardel, tu paieras, sois maudit, toi et toute ta descendance".

Passelat tient à préciser qu'il ne fut jamais personnellement témoin de ce genre de choses.

Ces faits lui furent toujours rapportés par sa femme et ensuite par la cuisinière ou la femme de chambre qui d'ailleurs, quittèrent la maison pour cette raison.

Pour être objectif, il se demande jusqu'à quel point, ces deux femmes furent témoins de quelque chose ou, si ce n'est pas plutôt les récits de sa femme qui les impressionnèrent. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'il lui arrive de se demander si son épouse a encore toute sa tête.

A ce moment du récit, la porte du salon légèrement entrebâillée, s'ouvre lentement, faisant sursauter les personnes se trouvant dans la pièce.

Sur le seuil, une femme d'une trentaine d'années, très pâle, presque fantomatique apparaît (voir illustration n° 1).

- Non, je ne suis pas folle mon ami, affirme-t-elle, mais si cela continue je crois que je vais le devenir.

Géné, Monsieur Passelat, présente sa femme à ses invités.

Il la fait asseoir et lui offre une liqueur pour la réconforter.

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

Thérèse Passelat a trente-quatre ans, mais ses vêtements et ses traits austères, la raideur de son maintien, ses cheveux tirés en arrière par un chignon assez disgracieux, font qu'elle paraît plus âgée. De plus on la sent nerveuse, angoissée et effectivement au bord de la dépression.



RECIT DE THERESE PASSELAT

Tout d'abord, elle confirme entièrement les faits précédemment décrits par son mari.

Mais il y a pire !

Elle affirme qu'un soir, il y a une dizaine de jours à peu près, ne pouvant dormir, elle descendit dans le salon où se trouvent les personnages et vit pendue à une poutre une femme (voir illustration n°2).

Cette femme avait la même taille qu'elle et lui tournait le dos.

Lentement, dès qu'elle entra dans la pièce, le cadavre se mit à basculer et elle s'aperçut avec horreur que cette femme avait le même visage qu'elle.

En fait c'était elle-même qu'elle voyait pendue.

Elle poussa un cri d'horreur et s'évanouit.

Yacinthe Passelat, réveillé par le cri que venait de pousser sa femme, descendit dans le salon précipitamment.

Il la trouva évanouie, allongée sur le sol, mais

aucune autre personne, ni vivante ni morte, ne se trouvait dans la pièce.

Une fois de plus, seule Thérèse Passelat a été victime des étranges événements qui se produisent dans la maison.

On comprend que dans ces conditions, Monsieur Passelat puisse douter de l'authenticité des faits.

Cependant, Thérèse Passelat pense avoir découvert les raisons pour lesquelles c'est elle et elle seule qui est la victime et le témoin de ces sinistres événements.

Et cela grâce à un ouvrage dit-elle en se dirigeant vers la bibliothèque et en saisissant un livre qui s'y trouve.

Celui-ci date du début du dix-neuvième siècle et a pour auteur le Comte Fleury de Bressembois.

Il s'intitule : "Rue des Récollets, histoire douloureuse et sombre légende".

Une grande partie de ce livre est consacrée à l'histoire de la rue des Récollets et n'offre qu'un intérêt historique.

Par contre, quand on aborde l'épisode où le Couvent des Récollets fut transformé en prison pour les détenus politiques, un fait étrange y est consigné.

En 1793, une aïeule de l'auteur : La Comtesse Hortense Fleury de Bressembois fut incarcérée Rue des Récollets avec son jeune fils Xavier, un garçonnet d'une dizaine d'années.

La Comtesse ne manquait pas de charme et

un geôlier s'intéressa tout particulièrement à elle.

En femme vertueuse, elle repoussa ses avances avec indignation.

Mais, tout comme les autres prisonniers, la Comtesse et son fils mourraient littéralement de faim.

Alors, un odieux chantage commença.

Le geôlier leur proposa d'améliorer leur ordinaire, à condition que la Comtesse ne se montra pas trop farouche (voir illustration n°3).

Elle résista longtemps, mais voyant son fils dépérir petit à petit, pour le sauver, elle finit par céder.

(Ah ! le merveilleux dévouement d'une mère !)

Malheureusement, de plus jeunes et de plus accortes prisonnières étant arrivées, le cynique geôlier se détourna de la Comtesse.

Privés de subsides, son fils d'abord et elle ensuite moururent de faim.

Mais, avant de mourir, la pauvre femme proféra une malédiction à l'encontre du geôlier, ainsi que contre toute sa descendance.

Le gardien de prison se nommait Simon Bonnardel.

D'après l'auteur, tous ces faits sont exacts et s'il les relate ici, c'est en s'appuyant sur des témoignages écrits, laissés par des personnes ayant été incarcérées rue des Récollets durant la même période que son aïeule.

Or, affirme Thérèse Passelat, si tous ces terribles événements ont lieu en ce moment, ce n'est pas le fait du hasard, mais c'est bien parce que je suis victime de cette terrible malédiction proférée par la Comtesse, car je m'appelle Thérèse Bonnardel, c'est mon nom de jeune fille et aujourd'hui je paie pour mon ascendant, cet affreux Simon, geôlier de la prison de la rue des Récollets.

N'oublions pas ajoute-elle, que cette maison est bâtie sur les lieux même où tous ces pauvres gens ont tant souffert.

Ah ! s'exclame-t-elle nous n'aurions jamais dû l'acheter et elle éclate en sanglots.

Son mari la prend dans ses bras et tente de la rassurer, puis il supplie les personnages d'accepter son offre et de rester près d'eux quelque temps.

Thérèse se joint à lui, les suppliant presque. Si ceux-ci acceptent, cela semblera la rassurer.

Et c'est avec émotion que le couple Passelat remerciera les personnages.

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

Les personnages peuvent emménager tout de suite dans la maison (voir plan pour leur assigner une chambre).



Avant d'aborder les faits qui vont se dérouler dans la maison, voici d'ores et déjà une liste des différents renseignements que les personnages pourront se procurer à partir du lendemain matin (Lundi 5 février 1903).

1 - S'ils habitent Rue des Récollets dès le dimanche soir, les personnages pourront remarquer que les époux Passelat font chambre séparée.

Durant leur séjour ils pourront également noter que les époux Passelat ne manifestent pas beaucoup de tendresse vis à vis l'un de l'autre.

Etant bien élevés, ils ne se disputent pas, mais ils ne se conduisent pas comme un couple d'amoureux.

2 - Si, durant les quelques jours où les personnages vont vivre chez les Passelat, ils fouillent la maison, voici ce qu'ils pourront trouver dans chaque pièce.

N'oubliez pas que dès le lundi, Monsieur Passelat se rendra à sa librairie et que Madame Passelat ira parfois faire des courses en ville, car en l'absence de sa cuisinière, c'est elle qui fera la cuisine.

De plus, Monsieur Passelat, trop content de voir les personnages rester chez lui, leur fournira un trousseau de clefs.

A) LA BIBLIOTHEQUE

Dans la bibliothèque, l'ouvrage sur la rue des Récollets ne contient pas d'autres indications que celles données ci-dessus.

Les autres ouvrages n'offrent aucun intérêt, ce sont tous des livres de littérature générale, de grande valeur certes, mais ne pouvant fournir aucun renseignement.

B) LA CHAMBRE DE THERESE PASSELAT

Un lit, une chaise, une petite table et une penderie contenant des vêtements, vêtements assez austères, voire même un peu démodés, on trouve également dans cette chambre un petit bureau faisant office de secrétaire.

Ce bureau, bien que fermé à clef est assez facile à crocheter. Si l'un des personnages se livre à cette occupation, lui faire procéder à un test sous l'habileté. Un résultat A, B ou C sur la table des paliers peut être considéré comme satisfaisant, un résultat D n'est pas suffisant; par contre un résultat négatif voudrait dire que non seulement on n'est pas parvenu à ouvrir le secrétaire, mais que l'on a laissé des traces visibles de cette tentative d'effraction.

Une fois le secrétaire ouvert, on trouvera au milieu de différents papiers d'affaires et de comptes de maison, les titres de propriété de la maison et de la librairie.

Ces deux titres vont fournir aux personnages des indications fort intéressantes. En

effet, ils attestent que c'est Madame Passelat qui en est propriétaire.

La librairie a été achetée en 1898 et la maison en avril 1902.

Sur ces papiers figurent le nom de l'ancien propriétaire de la maison (voir page 16).

On trouve également dans le secrétaire de Madame Passelat, les noms et adresses de la cuisinière et de la femme de chambre (voir ci-contre).



C) LA CHAMBRE DE YACINTHE PASSELAT

Un lit, un fauteuil, une petite bibliothèque (rien d'intéressant), un bureau également fermé à clef.

Pour l'ouvrir, employer la même méthode que pour le secrétaire de Madame Passelat.

Dans le bureau, si on l'ouvre, on trouvera divers papiers concernant la librairie, ces papiers sont rangés dans des dossiers: dossiers comptabilité, fournisseurs, personnels etc, etc...

Dans le dossier consacré au personnel on trouvera les noms des deux vendeuses travaillant à la librairie de Monsieur Passelat (voir page 16), ainsi que le montant de leur salaire.

On pourra constater que la plus jeune des deux vendeuses, Rose-Marie Grenier a dix-huit ans et qu'elle est relativement bien payée pour une jeune fille de son âge, surtout à l'époque.

Dans ce dossier, on trouvera également une lettre manuscrite d'une écriture féminine; c'est un simple billet, sans indication de date dont vous avez une reproduction page 10.

Il y a de fortes chances pour qu'au moins un des personnages pense que cette lettre a été écrite par Rose-Marie Grenier, la jeune vendeuse.

Sachez cependant qu'il n'en est rien.

Si elle est dissimulée dans ce dossier plutôt qu'un autre, c'est seulement pour mettre les personnages sur une fausse piste, ce qui

avouez-le, cher meneur de jeu, nous réjouit tous les deux!

D) LES AUTRES PIECES

Les autres pièces de la maison ne fournissent aucun renseignement aux personnages.

Dans l'ex-chambre de la femme de chambre, on pourra cependant trouver de vieux programmes de music-hall, ce qui permet de comprendre que celle-ci s'intéresse à ce genre de spectacle.

3 - SERAPHINE LACANISSE

L'ex-cuisinière des Passelat.

Elle vit dans un petit deux-pièces, rue de l'Orangerie.

C'est une femme de soixante-deux ans, assez boulotte, très bavarde et superstitieuse.

Si on va lui rendre visite, elle n'hésitera pas à expliquer que pour tout l'or du monde, elle ne serait pas restée au service des Passelat, à cause de ces horribles voix dans les murs.

Mais elle ne précise pas si elle a vraiment entendu quelque chose ou si c'est Madame Passelat qui lui en a parlé.

Son récit est embrouillé, ponctué de soupirs et de grands signes de croix; ce n'est pas un témoin en qui on peut avoir confiance.

Les personnages ont pu se procurer son adresse soit en fouillant dans le secrétaire de Madame Passelat, soit tout simplement en lui demandant, car celle-ci comprendra fort bien que les personnages veulent interroger des témoins.

4 - PIERRETTE DUBREUIL

On peut se procurer son adresse de la même façon que pour Séraphine Lacanisse. Elle a vingt-et-un ans et c'est une petite brune assez piquante, le type même de l'accorte soubrette (voir illustration n° 4).

Elle n'a jamais été témoin de quoi que ce soit, mais dit-elle: "C'est cette vieille folle de Séraphine qui a fini par lui flanquer la frousse, il faut dire aussi que tout cela a été un prétexte pour quitter les Passelat, car au même moment elle fit la connaissance de Monsieur Ernest qui est un homme comme il faut et qui lui a promis de lui faire faire du théâtre. Dans un mois elle doit débiter comme troisième danseuse dans la revue "Paris nues". Alors vous pensez ajoutez-elle, je n'allais pas rater la chance de ma vie".

Ajoutons qu'elle est peu farouche et pour peu qu'un personnage masculin se rende seul à son domicile et se souvienne brusquement qu'il connaît toutes sortes de gens influents dans le monde du spectacle pour que dans ce cas elle se laisse séduire.

Elle habite une petite chambre sous les toits rue de Montreuil.



5 - ROSE-MARIE GRENIER

Dix-huit ans, vendeuse à la librairie de Monsieur Passelat (voir illustration n° 5). Yacinthe Passelat n'est pas toujours à sa librairie; ayant deux vendeuses il peut ainsi s'absenter assez fréquemment. Tout comme Pierrette Dubreuil, Rose-Marie Grenier est très mignonne, peut-être plus intelligente que la femme de chambre, mais pas beaucoup plus cultivée. C'est vraisemblablement plus à son physique qu'à sa culture qu'elle doit sa place de vendeuse.

Décidément, Monsieur Passelat aime bien s'entourer de jeunes et jolies femmes. Si on bavarde avec elle et que l'on vante ses talents de vendeuse, elle en sera flattée et pour se donner de l'importance expliquera aux personnages que Monsieur Passelat a entièrement confiance en elle et que par exemple, en son absence, il lui arrive d'acheter des livres pour le compte de son patron. La librairie fait aussi bien le livre neuf que le livre d'occasion, il y a un mois environ, elle a acheté un ouvrage sur la rue des Récollets et Monsieur Passelat était tellement content de cette emplette qu'il lui a donné un généreux pourboire.

Il a d'ailleurs emporté ce livre chez lui et ne l'a même pas mis à la vente.

6 - ADELAÏDE FLOQUET

Cinquante-et-un ans, vendeuse à la librairie du Roi Soleil (illustration n° 5), l'opposée de Rose-Marie; plutôt le genre vieille fille, assez forte, elle porte des lunettes, ce qui accentue son genre austère. Par contre elle est extrêmement compétente.

Si on sait la prendre, l'écouter, et que l'on n'hésite pas à lui dire par exemple que Monsieur Passelat a de la chance d'avoir pour le seconder une personne de son genre, elle se confiera volontiers; critiquant tout d'abord cette petite garce de Rose-Marie à qui le patron passe tout.

Ensuite, si elle est vraiment mise en confiance, elle n'hésitera pas non plus à critiquer Monsieur Passelat lui-même, qui sans l'argent de sa femme n'en serait pas où il en est et qui pourtant, ne se prive pas de faire le joli cœur, car elle sait bien où il va tous les Vendredis.

Ah ! Monsieur Passelat on peut le dire, fréquente de drôles de paroisses ! Mais, si on la questionne plus amplement, elle refusera d'en dire davantage, estimant même qu'elle en a déjà trop dit.

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

Si les personnages ont déjà fouillé le secrétaire et le bureau de Monsieur et Madame Passelat, cela ne fera que confirmer leurs doutes.

Par contre, s'ils ne l'ont pas fait, cela peut leur servir pendant d'indication.

7 - COLONEL AMBOISE BAGUENIER

L'ancien propriétaire de la maison des Passelat.

Il demeure dans un petit pavillon situé rue des Réservoirs; on ne peut connaître son adresse que si on a pu avoir en main l'acte d'achat qui se trouve dans le secrétaire de Madame Passelat.

Il a cinquante ans, c'est un officier de cavalerie et en a bien le style. Encore bel homme, il vit là avec son ordonnance.

S'il a vendu la maison de la rue des Récollets, c'est à cause du jeu et des femmes. Il ne s'en cache pas d'ailleurs et ne regrette rien, car en vendant cette maison il a fait une excellente affaire.

Le bourgeois qui l'a achetée, c'est à dire Monsieur Passelat, n'a pas hésité un seul instant.

- Remarquez, dit-il, je le comprends, puisque ce n'est pas lui qui a payé. Sa femme avait l'air plus réticente, mais le bougre a su la décider.

Mis à part ce genre de renseignement, le Colonel ne sait rien d'autre, mais par contre il est intarissable sur ces faits d'armes et a la fâcheuse tendance de vouloir en imposer le récit à son auditoire.

8 - HORTENSE BOUCHARD

La vieille cousine de Thérèse Passelat. On ne peut se procurer son adresse qu'en la demandant à Madame Passelat, ce qui est délicat.

Elle a quatre-vingt-quatre ans et il faut bien le reconnaître est complètement gâteuse.

Elle ne peut être d'aucun secours pour les personnages.

Elle les abreuvra de tisanes tiédasses et de petits gâteaux moisis.

Elle ne se rappelle même pas exactement si sa cousine est venue la voir, la confondant

sans cesse avec une voisine.

Elle habite l'Allée des Potagers, à deux pas de la Rue des Récollets.

9 - MADAME LOUISE

Soixante ans, on ne peut plus dire que c'est une jolie femme, mais disons qu'elle a de beaux restes, un peu trop maquillée cependant.

C'est la patronne du "Petit Trianon", maison de rendez-vous située rue de la Paroisse.

Pour trouver cette adresse il a été communiqué aux personnages deux indices.

a) La lettre qui se trouvait dans le bureau de Monsieur Passelat et qui finissait ainsi : "... cette rue est vraiment la paroisse de notre amour."

b) Le témoignage de Adelaïde Floquet, la vieille vendeuse du Roi Soleil, qui, à propos de Monsieur Passelat, disait : "Monsieur Passelat on peut le dire fréquente de drôles de paroisses".

Une fois Rue de la Paroisse, étant donné que "Le Petit Trianon" est le seul hôtel de la rue, il est facile de comprendre que c'est là qu'il faut aller enquêter.

"Le Petit Trianon" est un hôtel discret où les personnes désirant garder l'anonymat peuvent se retrouver en toute quiétude.

C'est une maison de rendez-vous, mais aucune prostituée ne la fréquente, car ce n'est pas un hôtel de passes.

La patronne, Madame Louise est une personne fort discrète. Cependant, sa discrétion s'arrête où son intérêt commence. Si on sait lui "graisser la patte", elle ne sera pas avare de confidences.

Ainsi, pour peu qu'on sache s'y prendre, Madame Louise racontera que plus rien ne l'étonne et qu'elle a vu de drôles de choses durant sa vie.

Ainsi depuis quelque temps, un couple marié se donne rendez-vous ici tous les vendredis.

- Comme s'ils avaient besoin de venir ici pour faire ce qu'ils pourraient très bien faire chez eux!!

Si les personnages se montrent particulièrement généreux avec elle, Madame Louise dévoilera sans trop de difficulté l'identité du couple.

- C'est les Passelat, vous savez bien le libraire, oui, oui, il vient avec sa femme ici (voir illustration n° 6).

Elle est certaine que c'est eux, car elle avait gardé un portrait des époux qui avait paru dans la presse locale au moment de leur mariage, car Madame Louise est fleur bleue et elle se passionne pour les "grands mariages".

- Mais, la petite dame est beaucoup plus jolie maintenant, il faut croire que venir chez moi tous les vendredis lui réussit, ajoute-elle avec un grand rire.



Avouez que ce genre de déclaration, quand on connaît l'aspect austère de Thérèse Passelat, risque de surprendre fort les personnages et de les inciter à se poser de nombreuses questions.

10 - FRANÇOIS GAMAIN

Dans la fameuse lettre trouvée dans le bureau de Monsieur Passelat, il est fait allusion au secret de François Gamain.

Qui est François Gamain et où s'adresser pour en savoir plus sur ce personnage ? Il suffit de se renseigner auprès de n'importe quel service administratif de Versailles : Mairie, archives ou presse locale, pour que la personne interrogée vous conseille de vous adresser aux "Amis de la bibliothèque de Versailles et du musée Lambrisset" situé boulevard de la Reine.

Là, le conservateur du musée, un vieil homme charmant se fera un plaisir de vous renseigner sur ce personnage.

François Gamain était attaché comme ses ancêtres au service du roi en qualité de "serrurier des Cabinets du laboratoire". C'est lui qui enseigna l'art de la serrurerie à Louis XVI et il y a de fortes chances pour que le roi ait demandé à Gamain de l'aider à

construire la fameuse "armoire de fer" où il cacha certaines archives.

Ces archives furent découvertes au moment de la révolution et uniquement parce que Gamain lui-même indiqua l'endroit où elles étaient cachées, c'est à dire dans l'appartement du roi à Paris, derrière un panneau de lambris, dans un trou pratiqué dans le mur et fermé par une porte de fer.

Ces travaux furent exécutés par Gamain dans les premiers jours de mai 1782 et ne furent terminés que le 22 du même mois.

Le 22, le roi offrit à Gamain un grand verre de vin, qu'il l'engagea à boire prétextant qu'il avait très chaud.

Quelques heures après, Gamain fut pris de malaises et tomba malade.

Sa maladie dura quatorze mois, mais il survécut cependant.

Persuadé qu'il avait été empoisonné par le roi, Gamain pour se venger, n'hésita pas à révéler au moment de la révolution l'endroit exact de la cachette.

Voilà toute l'histoire de François Gamain... enfin presque toute ajoute le Conservateur en souriant, car si l'on en croit certains, Gamain aurait construit une seconde armoire de fer, beaucoup plus petite. Cette

"petite armoire" se trouverait dans Versailles et contiendrait des bijoux de grande valeur ayant appartenu à la famille royale.

Mais, Gamain se serait bien gardé d'en parler, comptant vraisemblablement par la suite, récupérer ces bijoux. Cependant il n'y serait pas parvenu et aurait laissé un "mémoire" dans lequel serait indiqué le lieu où se trouve cette fameuse petite armoire.

Depuis, de nombreux férus d'histoire recherchent avec passion ce mémoire, en vain cependant.

Le Conservateur du Musée Lambrisset ne croit pas trop à l'authenticité de ces faits, mais cela fait partie de la "petite histoire" et si cela peut permettre à certains de mieux connaître l'histoire de Versailles, après tout, il n'y est pas opposé.

Dans les années cinquante paraissaient des romans policiers signés Ellery Queen.

Celui-ci avait pour habitude, une fois que le lecteur avait tous les éléments en main pour résoudre l'énigme, de lui lancer un défi.

Permettez-moi cher meneur de jeu, d'en faire tout autant.

DEFI AU LECTEUR

Persuadé que de nombreux amateurs goûtent autant le raisonnement que la lecture, je lance un courtois et amical défi aux lecteurs.

Etes-vous capables d'expliquer ce qui se trame Rue des Récollets, la maison est-elle hantée, ou bien certaines personnes s'apprentent-elles à y perpétrer un crime ?

Ne suivez pas la tendance trop générale qui consiste à "deviner" la solution en donnant libre cours à votre imagination.

L'intuition joue son rôle dans ce genre d'exercice intellectuel, certes, mais l'application de la logique et du bon



sens procure une satisfaction très supérieure.

Sur ce, j'atteste que le lecteur se trouve actuellement en possession de tous les faits lui permettant de prévoir ce qui va se passer et qu'une étude bien construite des événements antérieurs devrait éclairer le chemin qui reste à parcourir.

Alors avant de tourner la page, si vous voulez-vous distraire, essayez de résoudre l'énigme du "Drame de la rue des Récollets".

Bonne chance.



LA VÉRITABLE HISTOIRE DE YACINTHE PASSELAT -

En 1897, Yacinthe Passelat, modeste vendeur à la librairie "Le Roi Soleil" à Versailles, passait ses vacances à Rouen. Il y fit la connaissance de deux jeunes rouennaises, les sœurs Bonardel.

Celles-ci, orphelines, étaient issues d'un milieu assez aisé et bien que sœurs jumelles, étaient assez différentes l'une de l'autre. Évidemment elles se ressemblaient physiquement, mais autant Thérèse était austère et même un peu revêche, autant Solange était souriante et douce.

Cependant à sa mort, leur père favorisa largement Thérèse. Peut-être pensa-t-il que, celle-ci étant plus sérieuse, pourrait mieux gérer leur fortune que sa sœur Solange. Malgré le charme de Solange, c'est de Thérèse que Yacinthe tomba amoureux et un an plus tard, en 1898 il l'épousa. Le mariage fut célébré en grande pompe à Versailles.

Dans sa corbeille de noces, la mariée déposa "Le Roi Soleil" faisant de son mari le nouveau libraire.

Mais, en femme de tête, c'est à son nom que fut fait l'acte d'acquisition... on ne sait jamais !

On ne peut pas dire que le mariage fut une réussite, disons-même qu'au fil des années la situation entre les époux se dégrada. Les visites régulières de Solange Bonardel, la sœur de Thérèse, permirent à Yacinthe de se rendre compte de l'énorme différence qui existait entre les deux sœurs.

Autant Thérèse était autoritaire, même dure parfois et peu féminine, autant Solange savait se montrer douce, tendre et coquette, à tel point que bien que jumelles, les deux sœurs paraissaient physiquement totalement dissemblables.

Ce qui devait arriver, arriva. Yacinthe tomba amoureux de Solange, celle-ci n'y fut pas insensible. Ils résistèrent un certain temps à leur inclination, mais au début de l'année 1902 ils déposèrent les armes et tombèrent dans les bras l'un de l'autre... de préférence le vendredi, où ils se retrouvaient en secret à l'hôtel du petit Trianon, situé rue de la Paroisse.

Yacinthe aurait bien quitté sa femme pour vivre avec Solange, mais plus que la peur du scandale, son impécuniosité le faisait hésiter.

Car, c'est Thérèse qui tenait les cordons de la bourse, et était propriétaire de la librairie.

N'étant pas d'une nature particulièrement généreuse, elle veillait scrupuleusement sur la comptabilité du ménage.



Or, deux mois plus tard, en avril 1902, Passelat en achetant un lot de vieux livres, "tomba" sur le mémoire de Gamain et découvrit ainsi le secret de "la petite armoire de fer".

Celle-ci se trouvait à Versailles dans une maison située rue des Récollets. Ainsi Yacinthe avait à portée de la main, la possibilité de devenir riche et de pouvoir enfin quitter sa femme et vivre avec Solange.

Mais pour cela il fallait s'emparer du trésor contenu dans la petite armoire de fer, et celle-ci, d'après le document, était dissimulée dans la cheminée du salon de la maison de la rue des Récollets.

Pour mettre la main sur le trésor, il fallait donc, au préalable, se rendre acquéreur de la maison.

Passelat, déployant des trésors d'éloquence, parvint à convaincre sa femme de changer de domicile. Elle finit donc par acheter en juin 1902 la maison de la rue des Récollets. L'armoire de fer se trouvait ainsi à portée de la main de Yacinthe.

Cependant, tout comme pour la librairie, Thérèse fit rédiger l'acte de vente de la maison à son nom, se rendant ainsi, sans le savoir, propriétaire de "la petite armoire de fer".

Comme le disait Solange dans la lettre qu'elle adressait à son amant et que les joueurs ont la possibilité de consulter : "Dire que le bonheur est si près et si loin à la fois, mais comment ne pas éveiller les soupçons de la folle du logis ?"

Comment ne pas éveiller ses soupçons, mais en la faisant disparaître tout simplement !

Solange et Yacinthe, après avoir longuement réfléchi, mirent sur pied un plan diabolique.

Au départ, l'idée leur en vint grâce à un petit livre traitant de la Rue des Récollets et que Rose-Marie Grenier, une des vendeuses, avait acheté pour le compte de la librairie.

Solange et Yacinthe allaient faire croire à Thérèse que la maison était hantée et qu'elle était victime d'une malédiction. Cela était relativement facile grâce à un ingénieux système de cornet acoustique dissimulé dans la cheminée du rez-de-chaussée.

Il fut possible de provoquer le phénomène des bruits dans les murs, puis un soir après cette "mise en condition", Thérèse découvrit dans le salon une pendue qui n'était autre qu'elle-même... Il s'agissait de Solange bien entendu.

Ensuite, il ne restait plus qu'à la faire disparaître, puis Solange prendrait sa place et ils pourraient enfin vivre heureux et riches grâce au trésor de "la petite armoire de fer".

Au mois de Décembre 1902, Solange vint trouver sa sœur et lui annoncer qu'elle allait partir à l'étranger, en Angleterre plus précisément, pour rejoindre un jeune officier anglais, qu'elle avait connu à Rouen et avec qui elle venait de se fiancer. C'était un mensonge.

Elle se contenta simplement de prendre une chambre à Paris et d'attendre.

D'attendre jusqu'en février 1903, date à laquelle les amants avaient décidé de mettre leur projet à exécution.

Yacinthe à ce moment-là décida d'inviter quelques membres du club Pythagore, club dont il fait partie, pour qu'ils puissent lui servir de témoins.

Ainsi sans qu'ils s'en rendent compte, tout allait se passer sous leur nez et s'il y avait la moindre difficulté, ils pourraient témoigner de l'honorabilité de Passelat.

N'est-il pas intéressant de bénéficier du témoignage de gens aussi honorables que les membres du club Pythagore !

Reste à savoir, si ce n'est pas une grossière erreur que venait de commettre Passelat ?

Agir ainsi, c'est ne pas tenir compte de l'intelligence et de la sagacité bien connue des membres du club Pythagore.

Mais, ce sont les joueurs en tant que membres du club Pythagore qui pourront répondre à cette question.



LES EVENEMENTS QUI VONT SE DEROULER RUE DES RECOLLETS

LUNDI 5 FEVRIER 1903

Durant la journée, il ne se passe rien. Madame Passelat va faire des courses l'après-midi et ne rentre qu'à dix-huit heures, Monsieur Passelat se rend à sa librairie dès le matin, revient à son domicile pour déjeuner, repart et ne rentre chez lui que vers dix-neuf heures trente.

Il ne reste pas continuellement à la librairie.

Il s'absente deux ou trois fois durant la journée, ce qui peut permettre aux personnages d'interroger les vendeuses en son absence.

Les personnages, étant libres durant la journée, auront donc tout le temps pour enquêter et même fouiller discrètement la demeure des Passelat entre 14 heures et 18 heures, période pendant laquelle Madame Passelat se trouve à l'extérieur.

LA SOIREE

Après le dîner, Monsieur Passelat convie ses hôtes à passer dans la bibliothèque pour prendre un verre. La soirée s'annonce calme et il est difficile d'imaginer qu'il va se passer de "drôles" de choses dans cette maison. Tout à coup vers les vingt-deux heures, des coups sourds retentissent.

Il est impossible de localiser l'origine de ces bruits. On a cependant l'impression qu'ils viennent de l'intérieur des murs.

Cela ne dure pas longtemps.

Les époux Passelat semblent effrayés.

Si on effectue des recherches, elles demeureront vaines.

Madame Passelat hésite à aller se coucher, mais comme plus rien ne se passe au bout d'un certain temps, elle décidera finalement de regagner sa chambre.

Monsieur Passelat en fait tout autant.

Il semblerait que le calme soit revenu.

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

Si par hasard un personnage a l'audace de proposer à Madame Passelat de lui tenir compagnie dans sa chambre pour veiller sur elle, elle refusera énergiquement.

TROIS HEURES DU MATIN

Toute la maisonnée est réveillée par des hurlements provenant de la chambre de Madame Passelat.

Son mari, accompagné des personnages, je suppose, se précipite dans la chambre, Madame Passelat est près de la fenêtre grande ouverte.

Elle est terrorisée et montre quelque chose au-dehors (la fenêtre de Madame Passelat donne sur le jardin).

Si l'une des personnes présentes dans la pièce va jeter un coup d'œil, elle s'apercevra qu'il n'y a personne au-dehors.

Thérèse, entre deux sanglots, explique que s'étant réveillée (et ayant légèrement mal à la tête) est allée ouvrir la fenêtre. C'est à ce moment qu'elle a aperçu dans le jardin la même femme qu'elle avait vue pendue dans le salon et cette femme lui faisait signe de venir la rejoindre (voir illustration n° 7).

Mais son attitude était menaçante et son regard cruel. Thérèse était morte de peur, la mystérieuse inconnue, s'approcha lentement.

C'est alors que Thérèse se mit à hurler.

Revivre cette scène semble l'ébranler terriblement, elle se met à trembler et est en proie à une véritable crise nerveuse.

Monsieur Passelat ne parvient point à la calmer.

Il prie donc un des personnages d'aller chercher un médecin le plus rapidement possible, il y en a deux ou trois dans le quartier.

Quelques instants plus tard effectivement, grâce à l'un des personnages, un médecin se rend au chevet de Madame Passelat.

Celui-ci lui administre un calmant.

Puis, avant de se retirer, conseille à Monsieur Passelat de consulter leur médecin de famille, car dit-il, il estime que son épouse lui paraît malade nerveusement.

Quelques minutes plus tard, Thérèse Passelat dort profondément.

Tout le monde peut en faire autant.

Cependant, si les personnages effectuent des recherches pour trouver l'inconnue du jardin, ils ne trouveront ni l'inconnue, ni aucune trace de pas.

A noter cependant que dans le jardin l'allée est en pierres.



MARDI 6 FEVRIER

MATINEE

Monsieur Passelat restera chez lui et Thérèse se lèvera assez tard dans la matinée.

Elle a l'air remise de ses émotions, mais cependant elle reste dépressive.

Son mari paraît plus attentionné envers elle que d'habitude, lui manifestant même une certaine tendresse, ce qui semble la toucher tout particulièrement.

Comme Thérèse paraît plus calme, son mari se décide l'après-midi à s'absenter pour aller travailler à sa librairie.

Il propose même à sa femme de faire une petite promenade à pied avec elle avant d'aller travailler. Ils partent donc ensemble.

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

Si un des personnages les suit discrètement, il s'apercevra que les époux si distants jusqu'ici, se conduisent en véritables amoureux, s'arrêtant parfois pour s'embrasser.

Cependant, avant de faire ce genre de constatation, effectuer un jet sous la perception pour Monsieur et Madame Passelat. Si le résultat est de qualité A ou B, cela voudra dire que l'un des deux a remarqué qu'ils sont suivis.

Dans ce cas, ils ne se conduiront pas de la façon indiquée ci-dessus.

Comme la veille, Madame Passelat rentre vers les dix-huit heures et Monsieur Passelat vers les dix-neuf heures trente.

Durant le repas du soir, préparé par Madame Passelat, effectuer pour le compte des personnages un test sous la perception. Les personnages qui auront obtenu un résultat A, B ou C se rendront compte que la cuisine est nettement moins bonne que d'habitude.

Le soir, tout comme la veille, Madame Passelat prie ses invités de passer dans la bibliothèque pour prendre le café.

Mais à peine celui-ci servit, Madame Passelat frissonne.

Il semblerait que la température de la pièce se soit singulièrement rafraîchie. Monsieur Passelat va vérifier si les fenêtres sont bien fermées, elles le sont.

Etrange, d'autant plus que maintenant, tout le monde peut se rendre compte qu'effectivement il fait nettement plus frais dans la pièce.

La température baisse encore, maintenant il fait nettement froid. De plus un étrange



silence règne dans la pièce, on n'entend plus du tout les bruits venant du dehors.

Puis, le grand miroir ovale sur pied semble s'éclairer d'une lumière laiteuse et une vague forme humaine s'y dessine (voir illustration n° 8).

D'un doigt la silhouettede commence à écrire sur le miroir une phrase, elle trace ces mots : "C'est elle la..."

Alors, fou de colère, Yacinthe Passelat s'empare d'un lourd cendrier de cristal posé sur une petite table à côté de lui, et le lance en direction du miroir, faisant voler celui-ci en éclats.

Thérèse Passelat paraît terrorisée et éclate en sanglots, puis elle se lève et regagne sa chambre.

Monsieur Passelat semble prostré; visiblement ce qui vient d'arriver le dépasse.

Au bout d'un moment, il reprend ses esprits et demande aux personnages de ne pas l'abandonner durant cette pénible épreuve : "Il faut chasser cet esprit, leur dit-il, aidez-moi".

Puis, il va se coucher. Mais ce soir Yacinthe Passelat, décidément très troublé, ne regagne pas sa propre chambre, c'est dans celle de son épouse qu'il se rend.

Ce soir les époux Passelat dormiront ensemble, il se passe vraiment de curieuses choses Rue des Récollets !!

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

Quelle que soit l'intervention des personnages, Monsieur Passelat réussira à briser le miroir.

De toute façon comme personne ne s'attendait à ce genre d'intervention, la chose est parfaitement logique.

LA NUIT

Quand les personnages auront regagné leur chambre, au bout d'un certain temps, une heure ou deux, la forme qui était apparue dans le miroir va se matérialiser dans chaque chambre (sauf dans celle des Passelat).

Tout d'abord, la température va baisser comme précédemment, puis la forme se matérialisera au milieu de la pièce.

Elle indiquera du doigt, de façon impérative la table de nuit ou un guéridon se trouvant dans la pièce (voir illustration n° 9).

Prendre chaque personnage à part pour jouer la scène.

Ce que demande l'apparition, c'est bien entendu qu'on procède à une séance de spiritisme, car c'est le seul moyen qu'elle a pour communiquer avec les personnages.

Si durant le temps de son apparition, assez bref, la personne ne comprend pas ce qu'on lui demande, le fantôme s'énervera, montrant deux ou trois fois du doigt la table de nuit ou le guéridon, puis si le personnage n'a toujours pas saisi, il disparaîtra lentement, mais avant, furieux, il se livrera à une attaque mentale sur la personne se trouvant dans la pièce.

Faire tirer un jet sous l'ouverture d'esprit au personnage sur la table de confrontation (événement de force 1) un résultat A, B ou C lui ferait gagner 1 point en ouverture d'esprit, un résultat D ne lui ferait rien perdre et un échec lui ferait perdre 1 point en ouverture d'esprit.

Cependant, un résultat positif ne veut pas dire que le personnage a compris ce qui lui a été demandé.

Il lui a simplement servi à résister à l'attaque mentale de l'apparition.

On pourrait estimer que grâce à un résultat positif, la personne comprend ce qu'on exige d'elle, mais dans ce cas je préfère que le personnage découvre par lui-même la solution.

Cependant, si aucun de vos personnages ne comprend ce qui lui est demandé, vous pourriez à ce moment-là, traduire les résultats positifs dans ce sens.



De toute façon, quelle que soit la méthode employée, il est pratiquement certain qu'au moins un des personnages trouvera la solution.

Si, contre toute attente, ce n'était pas le cas, n'hésitez pas, faites revenir le fantôme qui renouvèlera sa tentative.

Mais attention, ce n'est pas quelqu'un de particulièrement patient.

Cette fois, si on ne comprend pas, son attaque mentale sera de force 2.

Mais je suis persuadé que vous ne serez pas obligé d'employer des méthodes aussi brutales pour que vos personnages décident d'organiser une séance de spiritisme.

Cependant, avant que cette séance n'ait lieu et pour que vous puissiez mieux la diriger, il me faut vous expliquer.

CE QUI S'EST PASSE RUE DES RECOLLETS LES 5 ET 6 FEVRIER -

LUNDI 5 FEVRIER -

Dans la soirée vers les vingt-deux heures, Solange Bonardel, qui est revenue à Versailles, s'introduit par le soupirail, laissé volontairement ouvert par Passelat, dans la cave de la maison et grâce à l'appareillage acoustique dissimulé dans la cheminée de la cave, fait retentir des coups sourds dans les murs de la demeure.

C'est ce qu'entendent les invités qui se trouvent au salon à ce moment là.

Puis, elle quitte précipitamment la maison en ressortant par le soupirail.

Il est matériellement impossible de la surprendre, l'action étant trop rapide.

Tout comme il n'est pas possible de détecter le système acoustique, celui-ci se trouvant placé trop haut dans la gaine de la cheminée.

A trois heures du matin, Solange revient dans le jardin et lance des petits cailloux dans la fenêtre de Thérèse.

Celle-ci se réveille, s'approche de la fenêtre et voit la même femme qu'elle a vu pendue quelque temps auparavant.

Cette femme lui fait signe de la rejoindre puis s'avance vers elle menaçante.

Thérèse pique une crise de nerfs et hurle, réveillant ainsi tout le monde.

Mais Solange s'éclipse avant.

Le médecin arrive et administre un calmant à Thérèse qui s'endort.

Tout rentre dans l'ordre.

Passelat attend une heure ou deux, s'assure que tout le monde est retourné se coucher. Alors discrètement, il ouvre la porte qui donne sur le jardin et fait entrer Solange qui attendait, dissimulée dans l'ombre. Les deux amants pénètrent alors dans la chambre de Thérèse et referment la porte derrière eux.

Madame Passelat grâce au calmant dort d'un sommeil paisible.

Yacinthe sort une fine cordelette de sa poche et l'enroule autour du cou de son épouse.

Puis les amants maudits prennent chacun un bout de la cordelette, se regardent longuement, comme pour se donner du courage.

Ils sont pâles, mais déterminés.

Yacinthe hésite, va-t-il renoncer ?

Solange alors, comprenant le danger, se



penche au-dessus de sa sœur, l'embrasse doucement, puis lui murmure "allons-y". Subjugué par cette femme diabolique, qu'il aime cependant passionnément, Yacinthe lui obéit.

Quelques instants plus tard, Thérèse Passelat est morte !

quitter Versailles, fortune faite, pour des cieux plus enchanteurs.

En ce qui concerne la pauvre Thérèse, de nuit, il leur sera facile de l'enterrer dans le jardin.

Apparemment, aucun obstacle ne s'oppose plus à leur projet.

C'était compter sans le miroir ovale.

MARDI 6 FEVRIER



Monsieur Passelat et sa soi-disant épouse s'apprentent à passer une soirée paisible, et pour cause, ils savent bien que plus aucun phénomène étrange ne se déroulera Rue des Récollets, encore un ou deux jours de patience, puis ils pourront remercier les membres du club Pythagore qui ont eu "l'amitié" de les assister durant cette cruelle épreuve !

Solange et Yacinthe n'ont plus qu'un désir, se retrouver enfin seuls... ou presque, car il ne faut pas oublier qu'à l'heure actuelle, le cadavre de Thérèse Passelat se trouve dans la penderie de la chambre.

Mais il y a bien des méthodes pour faire disparaître un corps et ce dernier obstacle franchi, il ne restera plus à Yacinthe et Solange qu'à réaliser "leurs" biens, s'emparer du trésor de François Gamain et quitter les lieux.

Une nouvelle vie les attend.

C'est ce qu'est en train de penser Yacinthe Passelat en contemplant d'un air rêveur la cheminée du salon, cheminée qui contient "la petite armoire de fer" (voir illustration n° 11). Passelat n'a qu'une hâte, c'est que ces idiots du club Pythagore quittent les lieux, puisque maintenant ils ne leur servent plus à rien. Ah ! Comme il voudrait être plus vieux de quelques jours.

C'est alors que la température de la pièce se met à baisser et que le miroir ovale s'éclaire, à l'intérieur du miroir apparaît une forme humaine.

Bien que le phénomène soit complètement irrationnel, étrangement, Passelat comprend tout de suite ce qui se passe.

Ironie du sort, lui qui s'est donné tant de peine à faire croire que la maison était hantée, organisant toute cette mise en scène à l'usage de son épouse et des membres du club Pythagore, voilà que maintenant il est pris à son propre piège.

La maison ne possédait aucun fantôme; en assassinant sa femme, il vient de lui en procurer un.

Car, c'est elle qui vient d'apparaître dans le miroir, Yacinthe en est intimement convaincu.

C'est elle qui revient, criant vengeance, et Passelat n'a pas peur, non, il est plutôt fou de

rage, ne parviendra-t-il donc jamais à se débarrasser de cette épouse encombrante !

Que faire ? Il se sent acculé, car on ne "tue" pas un cadavre.

Alors, ivre de fureur, dans un geste dérisoire, il s'empare d'un lourd cendrier en cristal qui se trouve sur une petite table à côté de lui et le lance violemment contre le miroir. Celui-ci vole en éclats, mais Yacinthe Passelat, aussitôt son geste accompli, comprend bien que ce n'est pas de cette manière qu'il se débarrassera du fantôme de Thérèse.

Il demeure prostré quelques instants, à ses côtés Solange éclate en sanglots. Elle si courageuse et si froidement calculatrice ne sait que faire également... comment peut-on lutter contre l'irrationnel ?

Incapables de rester seuls "les époux" Passelat, ce soir, passeront la nuit ensemble.

Gageons qu'elle ne sera pas paisible et qu'ils ont de nombreux motifs de se faire du souci.

Et ils ont raison, car, dès cette nuit, le fantôme de Thérèse essaye de prendre contact avec les membres du club Pythagore.

Elle se rend dans la chambre de chacun d'eux et leur désigne la table ou le guéridon qui se trouve dans la chambre.

Elle veut communiquer avec eux et c'est le seul moyen dont elle dispose.

Son âme ne trouvera la paix que quand justice sera faite. Alors seulement elle pourra trouver le repos éternel, mais elle "sent" qu'il ne lui sera possible de quitter ces lieux que lorsque son mari et sa sœur seront livrés à la justice des hommes.

Il faut donc pour cela qu'elle parvienne à décider les personnages à faire une séance de spiritisme.

S'ils ne le comprennent pas, elle saura les y forcer.

D'où les attaques psychiques qui pourraient avoir lieu (voir page 20).

LA SEANCE DE SPIRITISME

Tout d'abord, pour soigner l'ambiance et si cela vous est possible, nous vous recommandons d'allumer quelques bougies et d'éteindre l'électricité.

Ensuite, demander aux personnages une fois les mains posées bien à plat sur la table, d'invoquer l'esprit qui se trouve dans la maison, et dont ils ignorent l'identité bien entendu.

L'esprit ne répondra que par oui ou par non, selon la méthode bien connue de : un coup pour oui, deux coups pour non.

Solange et Yacinthe transportent le cadavre dans la penderie.

Yacinthe actionne un mécanisme dissimulé dans une plinthe et le sol de la penderie glisse, découvrant une sorte de-cul-de-basse-fosse d'à peu près trois mètres de profondeur.

Les amants font basculer le corps de Madame Passelat.

Au fond de se "cul-de-basse-fosse" se trouve déjà un rouleau de parchemin.

Il s'agit du secret de François Gamain (voir illustration n° 10).

Passelat actionne à nouveau le mécanisme dissimulé derrière la plinthe et le sol de la penderie reprend sa place initiale.

Solange prend alors dans la penderie une robe ayant appartenu à sa sœur, se change rapidement, puis en quelques coups de peigne, se coiffe de la même manière que celle-ci.

Le lendemain, assez tard dans la matinée, quand elle sortira de la chambre, les personnages croiront avoir devant eux Thérèse Passelat remise de ses émotions.

Il ne restera plus aux "époux" Passelat qu'à renvoyer leurs invités au bout d'un jour ou deux, puis grâce au parchemin, de récupérer le trésor qui se trouve dans la cheminée. Ensuite quelque temps plus tard, ils pourront vendre la maison et la librairie et



Dès que les personnages auront commencé la séance, tirer un d 100 : de 01 à 05 c'est une autre entité qui peut se matérialiser.

On part du principe que chaque fois que l'on procède à une séance de spiritisme, on court un léger risque.

En effet, des âmes rôdent tout autour de nous et elles ne sont pas forcément animées de bonnes intentions, reprochant parfois aux vivants le fait même de vivre.

Si le cas se présente et que vous obteniez de 1 à 5 comme résultat, cela va se concrétiser en terme de jeu de la façon suivante : les personnages vont sentir qu'une présence est parmi eux et que celle-ci éprouve pour eux une forte haine, ce qui va constituer un événement de force 1.

Faire tirer aux personnages un jet sous ouverture d'esprit à -1 (le -1 étant la force de l'événement).

Ensuite, lire le résultat sur la table des confrontations - événement de force 1.

Les personnages, selon le résultat obtenu, pourront : soit gagner 1 point en ouverture d'esprit (résultat A, B ou C), soit rien ne se passe (résultat D), soit perde un point en ouverture d'esprit (échec).

Ensuite l'entité disparaîtra, laissant la place au fantôme de Thérèse.

Bien entendu, si ce fâcheux contretemps ne se produit pas, c'est directement l'esprit de Thérèse qui sera en contact avec eux.

Et maintenant, voici la liste des renseignements qu'elle pourra fournir aux membres du club Pythagore, mais ne l'oubliez pas, toujours en répondant par oui ou par non.

RENSEIGNEMENTS QUE PEUT FOURNIR LE FANTÔME DE MADAME PASSELAT

- Son identité
- L'endroit où se trouve son corps
- Le nom de ses assassins
- La façon dont le crime fut perpétré
- le motif du crime
- L'endroit où se trouve la petite armoire de fer
- Et certainement bien d'autres renseignements, mais se sera à vous, en fonction des questions que poseront les personnages au fantôme, de répondre par oui ou par non et aussi de leur fournir tel ou tel renseignement. Au sujet de l'armoire de fer, bien que de son vivant, Thérèse Passelat n'ait pas eu connaissance de son existence, on peut penser que sa "qualité" de fantôme lui permet maintenant de sentir et de localiser le trésor.

Par contre, si on l'interroge sur les intentions de Yacinthe et de Solange, elle ne pourra fournir aucun renseignement.

Elle ne sait même pas où ils sont au moment de la séance de spiritisme, car participer à cette séance lui demande trop d'énergie (de fluide) pour qu'elle puisse faire autre chose.

Car, ni Yacinthe, ni Solange ne participent à cette séance.

Il est rare d'ailleurs que les personnages à ce moment de la partie leur demandent d'y participer.

Ils ont même tendance à organiser cette séance à leur insu, car au vu des renseignements qu'ils ont pu se procurer, la plupart du temps, ils commencent à soupçonner fortement Monsieur Passelat.

Quand vous commencerez cette séance de spiritisme, exigez des personnages que la porte d'entrée de la pièce où cette séance a lieu soit fermée.

Entretenir une conversation avec l'âme d'un défunt demande tout de même un certain degré d'intimité, d'ailleurs, tant que la pièce ne sera pas parfaitement close, rien ne se passera.



VOYONS MAINTENANT CE QUE YACINTHE ET SOLANGE FONT PENDANT QUE CETTE SÉANCE SE DÉROULE

Passelat, comme il a été dit précédemment, a fort bien compris que c'est le fantôme de sa femme qui se trouve dans la maison.

On comprend aisément qu'il ne tienne pas à entretenir une conversation avec elle.

C'est pour cette raison que, si on lui demande d'assister à la séance de spiritisme, il refusera, prétextant que "sa femme", c'est à dire Solange est trop bouleversée par les derniers événements survenus pour supporter de nouvelles émotions et que dans ce cas, il préfère rester auprès d'elle.

Ils se retireront donc dans la chambre de Thérèse... tout du moins c'est ce qu'ils diront. Mais en fait, dès que la séance commencera, ils seront derrière la porte de la pièce où la séance se déroule et écouteront attentivement ce qui est dit.

Les événements se précipitent et Passelat et Solange se rendent compte que la situation est en train de tourner à leur désavantage. Aussi, c'est avec anxiété qu'ils suivent le déroulement de la séance de spiritisme. Du fantôme de son épouse, Passelat ne craint pas grand chose.

En effet, il est rare qu'une apparition puisse témoigner en justice. Par contre, c'est ce que l'apparition peut apprendre aux membres du club Pythagore qui l'inquiète davantage.

Car, il suffit que l'esprit de Thérèse Passelat leur révèle l'emplacement où se trouve son enveloppe charnelle, pour que Yacinthe et Solange soient arrêtés sur-le-champ. D'ores et déjà, Passelat a compris que le temps passe.

Il n'est plus question pour eux de vendre la maison et la librairie, maintenant ce n'est plus qu'une question de survie et il faut faire vite. Il s'agit seulement de s'emparer du trésor contenu dans la petite armoire de fer et de quitter la France, le plus rapidement possible.

Yacinthe et Solange sont derrière la porte. Yacinthe s'est muni d'un revolver qu'il possède depuis fort longtemps et haletant, il écoute le dialogue extraordinaire qui vient de s'instaurer entre les membres du club Pythagore et le fantôme de sa femme.

Que va-t-il se passer ?

NOTE POUR LE MENEUR DE JEU

Tout d'abord, détail important, Solange et Yacinthe ne peuvent pas être surpris derrière la porte, car si un personnage quitte la table, il rompt immédiatement le contact avec l'esprit de Madame Passelat.

Quand la séance de spiritisme sera terminée et, si les personnages ont appris la vérité, ils vont certainement se décider à agir. Vont-ils s'employer à faire arrêter les amants et quelle décision vont-ils prendre au sujet du trésor contenu dans la cheminée ?

Tout cela dépend d'eux, et c'est à vous, à partir de maintenant de contrôler la situation. Mais quelle que soit leur décision, il est évident qu'à un moment ou un autre, ils vont



se décider à quitter la pièce.

C'est à partir de ce moment là que Passelat va agir, car il se trouve de l'autre côté de la porte, révolver au poing et attend que les personnages sortent.

Ses intentions sont simples.

Ils demandera aux personnages de retourner dans la pièce et sous la menace de son arme les obligera à se coucher par terre (voir illustration n° 12).

Pendant ce temps, Solange ira dans la cave chercher des cordes pour les attacher.

S'ils parviennent à obtenir ce résultat, ils se mettront immédiatement au travail pour récupérer le trésor caché dans la cheminée, à l'aide d'une pique et d'une pioche qu'ils trouveront également dans la cave.

Il faut compter à peu près une heure de travail pour qu'ils parviennent à ce résultat.

Ensuite ils quitteront les lieux immédiatement et laisseront les personnages livrés à leur triste sort.

Mais parviendront-ils à mener à bien cette opération ?

Il est évident que les personnages ne se laisseront pas faire si facilement.

Entre le moment où ils vont se trouver nez à nez avec Passelat et le moment où ils risquent de se trouver attachés, il y a de fortes chances pour que de nombreuses occasions s'offrent à eux de désarmer Passelat et de retourner la situation à leur avantage.

Mais leur destinée est entre leurs mains, c'est à eux de profiter des moindres occasions qui leur seront offertes.

Pour vous aider à apprécier la situation et à juger si telle occasion est réussie ou non, vous avez à votre disposition : la table des paliers et la table des dommages.

Il est indispensable que vous sachiez que l'arme de Passelat est assimilable au pistolet de petit calibre.

Il faut que vous sachiez également que le trésor contenu dans la petite armoire de fer dissimulée dans la cheminée du salon est constitué de bijoux anciens et qu'ils représentent en francs actuels la somme de trois millions de francs.

Mais j'espère que vous êtes comme moi et que vous ne doutez pas un seul instant que les personnages en parfaits honnêtes hommes remettront ces bijoux à la police !

En tout cas s'ils ne le font pas, mieux vaut que Caton, le président du club Pythagore ne l'apprenne pas, car de tels agissements les feraient immédiatement expulser du club.

Voilà, la fin de cette partie ne dépend ni de vous ni de moi, c'est aux personnages de conclure.

Passelat et Solange finiront-ils sur l'échafaud ?

Ou bien après s'être débarassé des membres du club Pythagore, iront-ils finir paisiblement leurs jours aux îles Canaries, ce qui avouez-le serait profondément immoral.

Personnellement je l'ignore, mais vous vous le saurez dans quelques heures, dès que cette partie aura commencé.

De toute manière, quel que soit le dénouement, ce que je vous souhaite, c'est que ces quelques heures soient des heures de plaisir et de détente.

A bientôt

Michel Gaudo.

Pour vous rendre la tâche plus facile permettez-moi de vous présenter :

- 1 - Une table chronologique des faits.
- 2 - La liste des personnages.
- 3 - Les données techniques des personnages clés.

1 - TABLE CHRONOLOGIQUE DES FAITS

1897 - En 1897, de passage à Rouen, Yacinthe Passelat fait la connaissance des sœurs Bonardel : Solange et Thérèse.

Il tombe amoureux de Thérèse, l'aînée des deux sœurs.

1898 - Mariage à Versailles de Yacinthe et de Thérèse.

Achat de la librairie "Le Roi Soleil" au nom de Thérèse.

Avril 1902 - Le mariage est un échec. Yacinthe devient l'amant de Solange, la sœur de Thérèse. En se rendant acquéreur d'un lot d'ouvrages anciens, Yacinthe tombe sur le mémoire de François Gamain et découvre ainsi le secret de la "Petite armoire de fer".

Juin 1902 - Yacinthe et Solange ne supportent plus de se voir en cachette, maintenant que la possibilité leur est offerte d'être riches et libres.

Un seul obstacle Thérèse.
Ebauche de projet criminel.
Thérèse achète la maison située Rue des Recollets.

Décembre 1902 - Solange annonce à sa sœur qu'elle part pour l'étranger rejoindre son fiancé.

C'est évidemment un mensonge.

Février 1903 - Solange revient clandestinement à Versailles.

Le plan conçu par les deux amants va pouvoir être mis à exécution.

2 - LISTE DES PERSONNAGES

- 1 - Yacinthe Passelat, Libraire, 45 ans.
- 2 - Thérèse Passelat née Bonardel, 31 ans, sa femme.
- 3 - Solange Bonardel, 31 ans, La sœur de Thérèse.
- 4 - Séraphine Lacanisse, ex-cuisinière de Passelat, 62 ans.
- 5 - Pierette Dubreuil, ex-femme de chambre de Passelat, 21 ans.

6 - Rose-Marie Grenier, Vendeuse à la librairie "Le Roi Soleil", 18 ans.

7 - Adélaïde Floquet, Vendeuse à la librairie "Le Roi Soleil", 51 ans.

8 - Colonel Amboise Baguenier, Ancien propriétaire de la maison de la Rue des Recollets, 50 ans.

9 - Hortense Bouchard, Cousine de Thérèse Passelat, 84 ans.

10 - Madame Louise, Propriétaire du "Petit Trianon", l'hôtel de la Rue de la Paroisse, 60 ans.

3 - DONNEES TECHNIQUES

YACINTHE PASSELAT

Constitution (15), Aptitudes Physiques (9), Perception (13), Habileté (12), Culture Générale (13), Spiritualité (6), Ouverture d'esprit (14), Fluide (5).

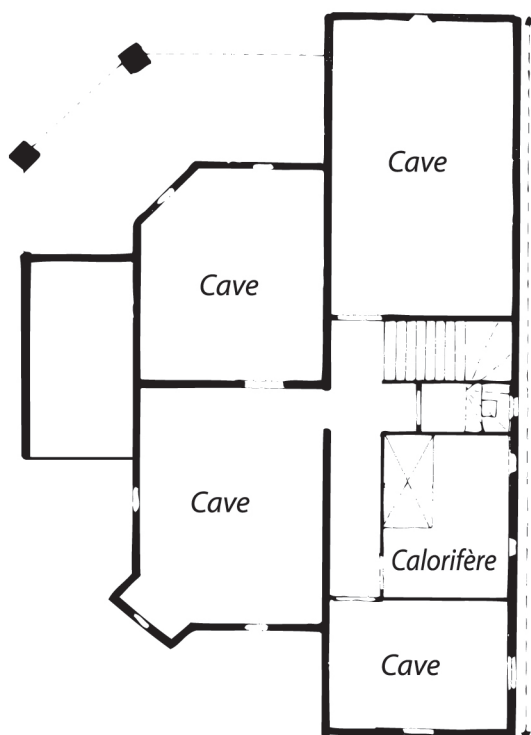
THERESE PASSELAT

Constitution (11), Aptitudes Physiques (11), Perception (14), Habileté (15), Culture Générale (9), Spiritualité (12), Ouverture d'esprit (8), Fluide (5).

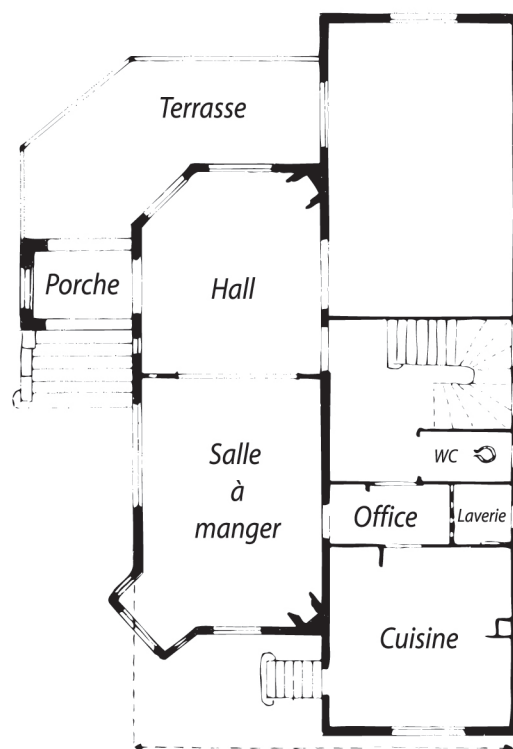
SOLANGE BONARDEL

Constitution (16), Aptitudes Physiques (12), Perception (14), Habileté (15), Culture Générale (9), Spiritualité (12), Ouverture d'esprit (8), Fluide (5).

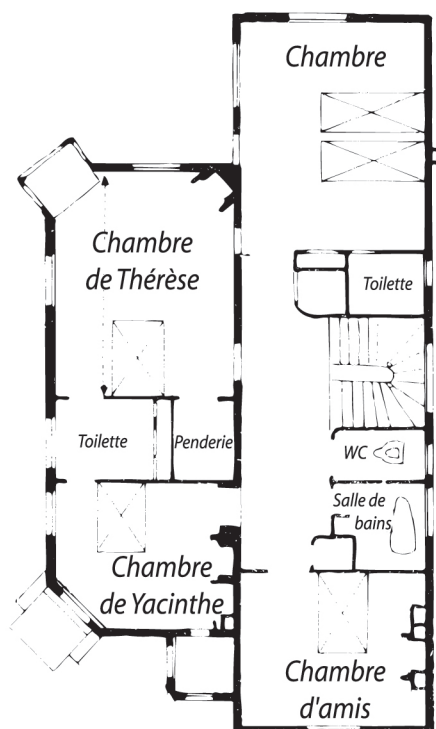
PLANS DU N° 3 DE LA RUE DES RÉCOLLETS À VERSAILLES



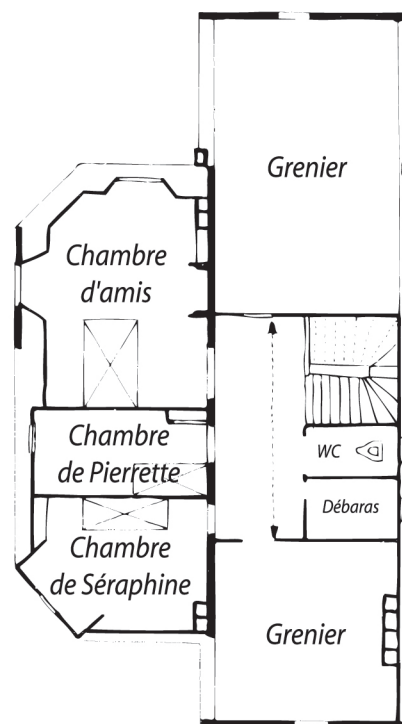
Sous sol



Rez de chaussée

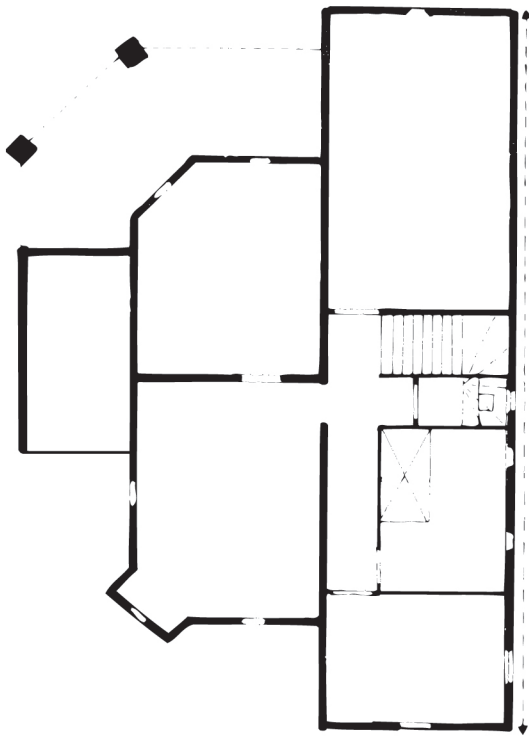


1^{er} Etage

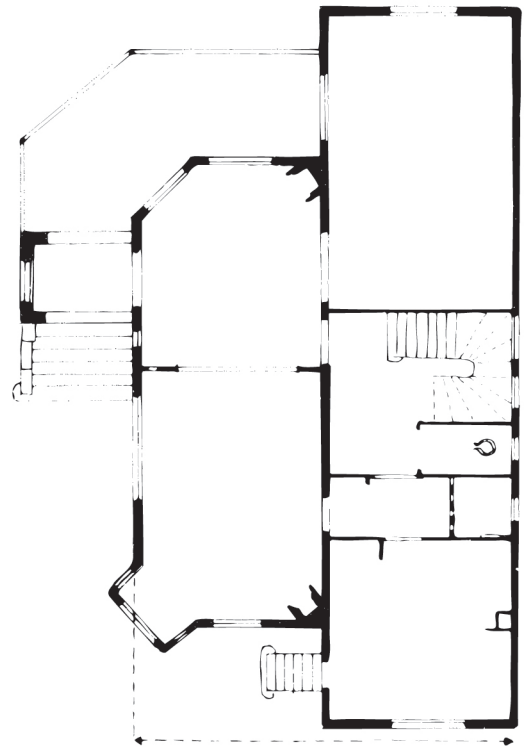


2^{ème} Etage

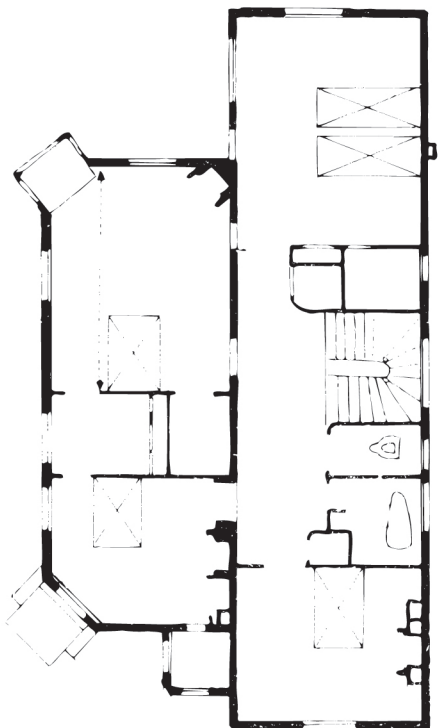
PLANS DU N° 3 DE LA RUE DES RÉCOLLETS À VERSAILLES



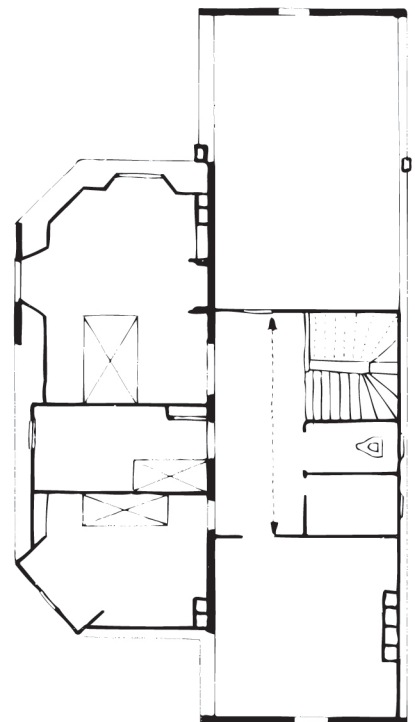
Sous sol



Rez de chaussée



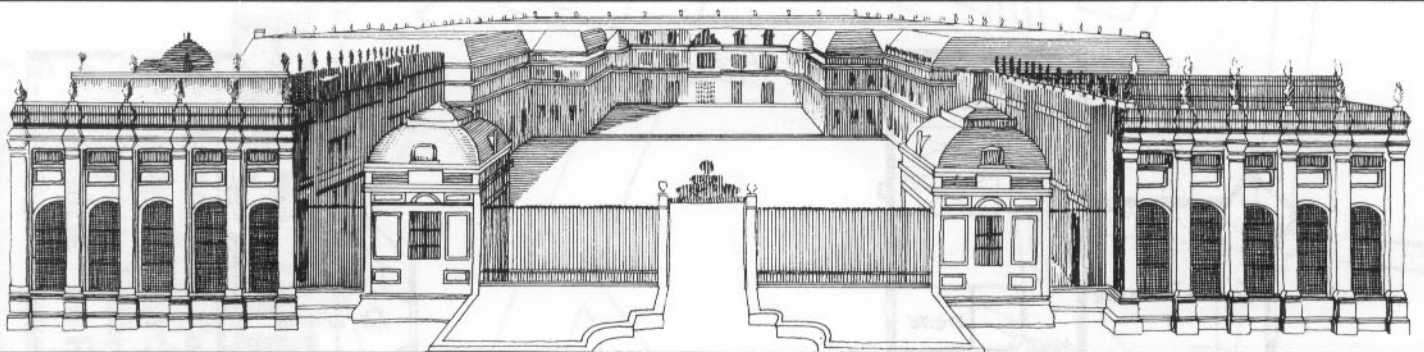
1^{er} Etage



2^{ème} Etage

LE DRAME DE LA RUE DES RECOLLETS

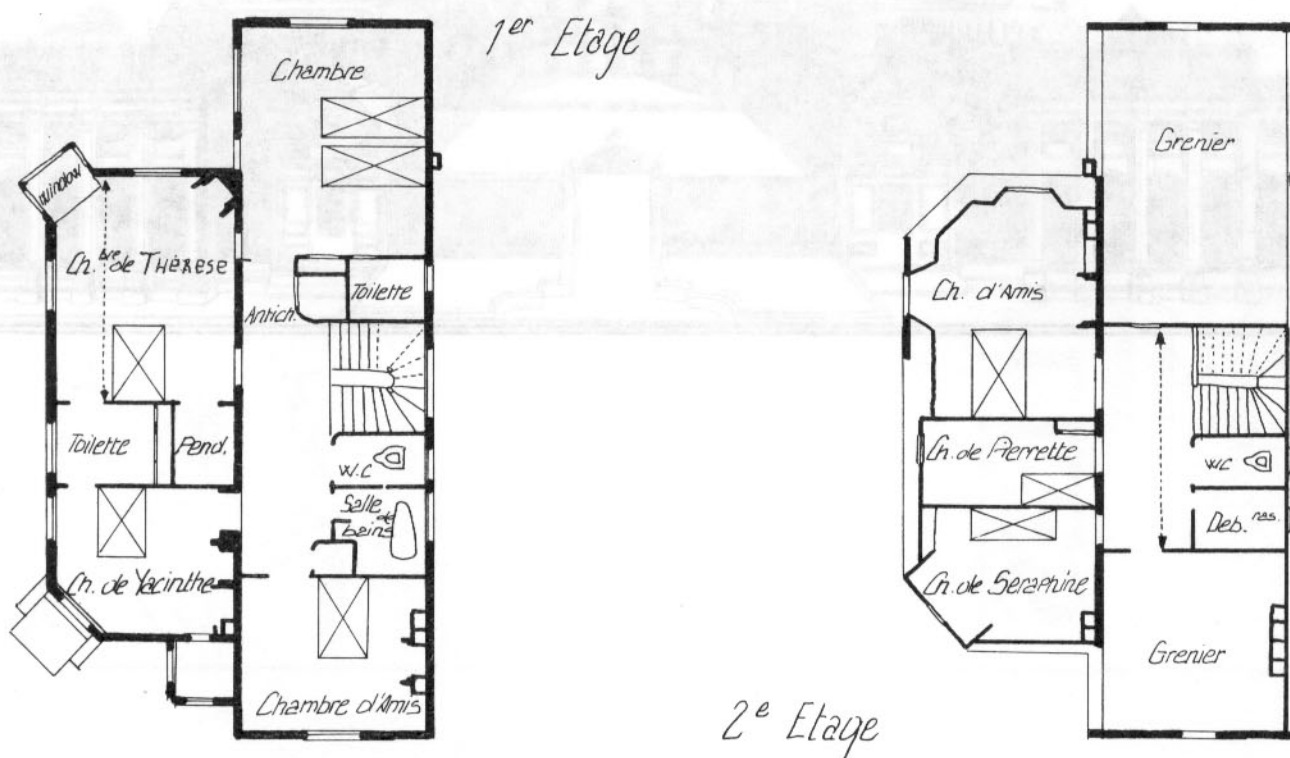
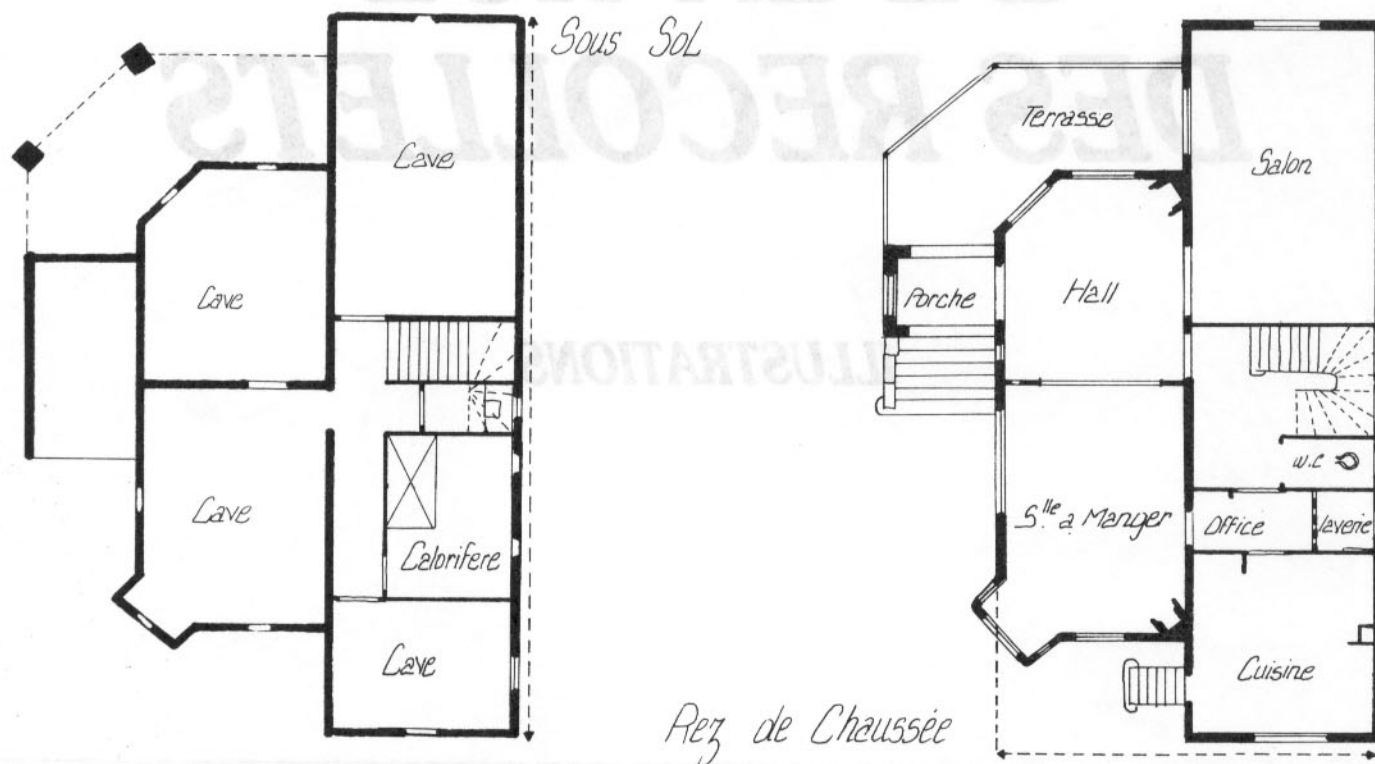
ILLUSTRATIONS

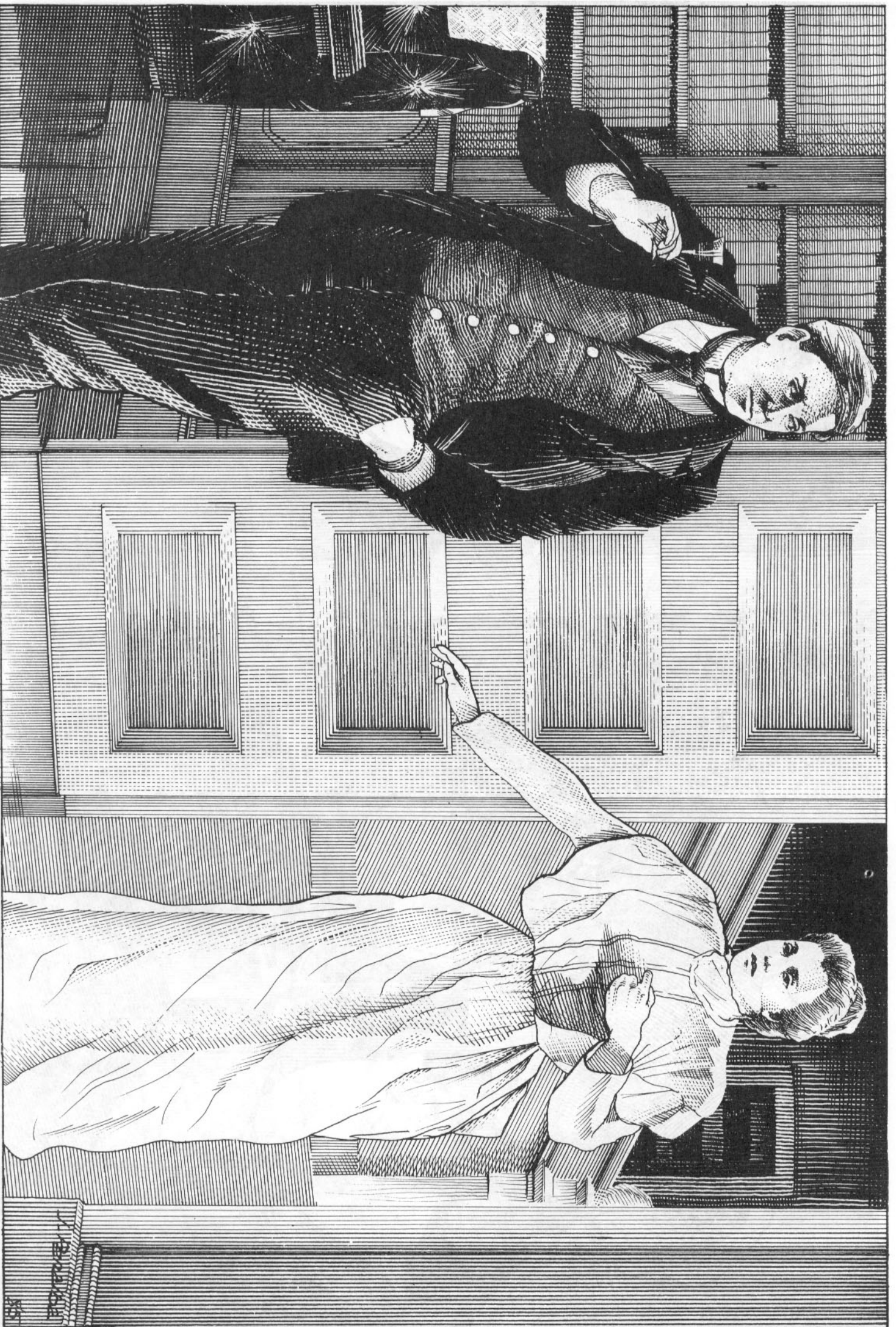


PLANS DU NUMERO 3

RUE DES RECOLLETS

A VERSAILLES







-Pne/An 85



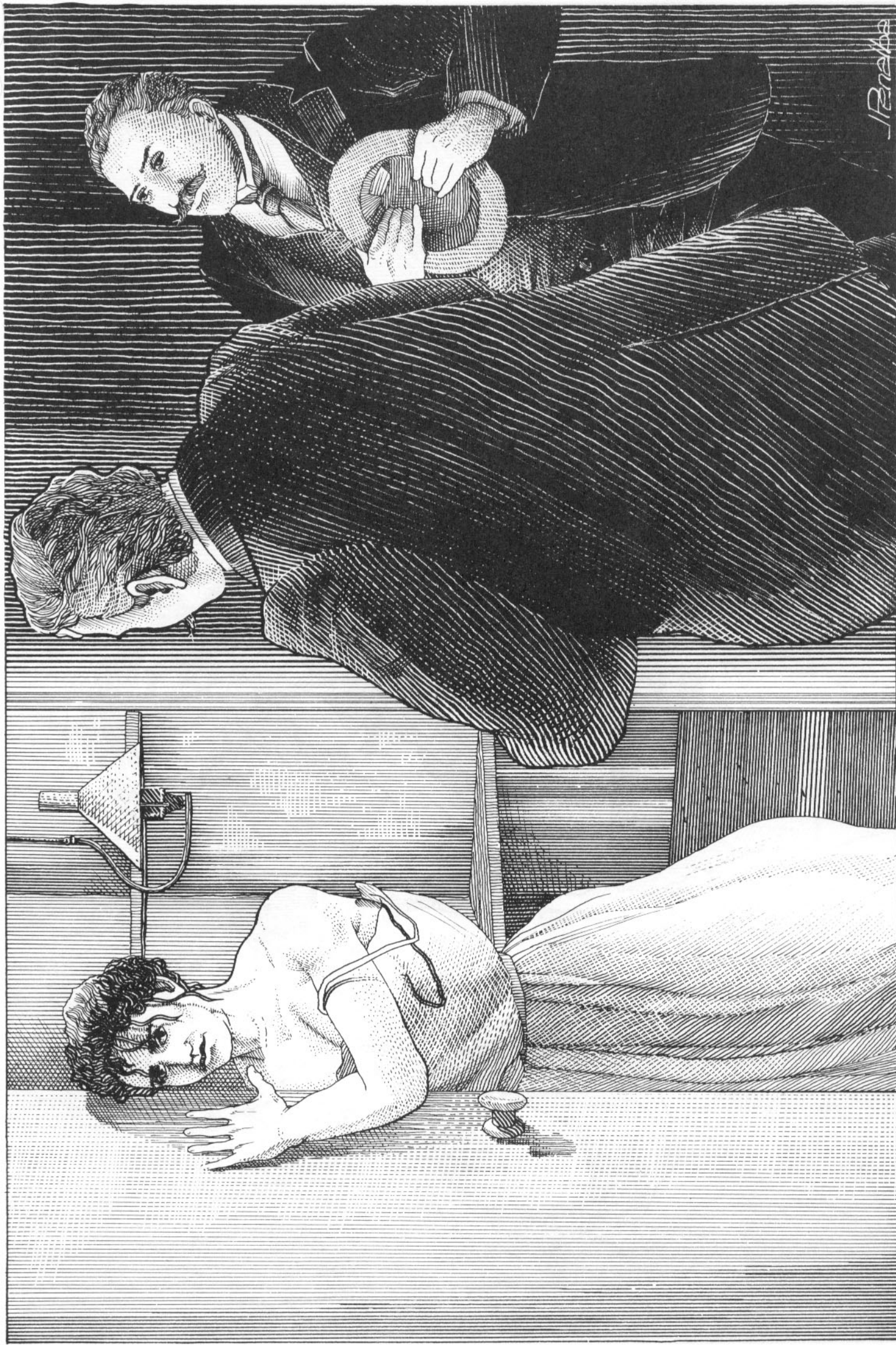
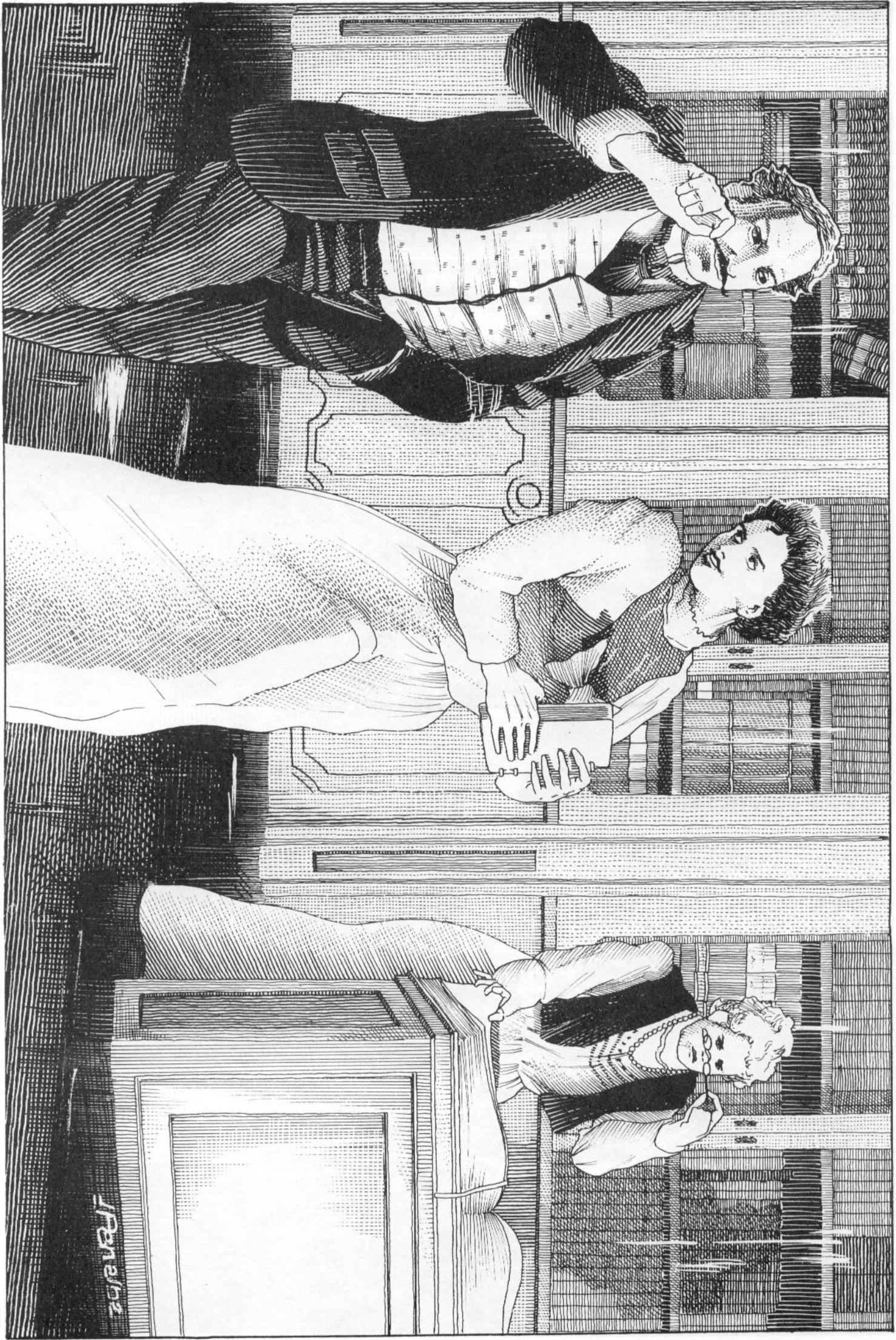


Illustration numéro 4

Renée B.

L'ARTISTE 85





Penelope 85

Illustration numéro 6



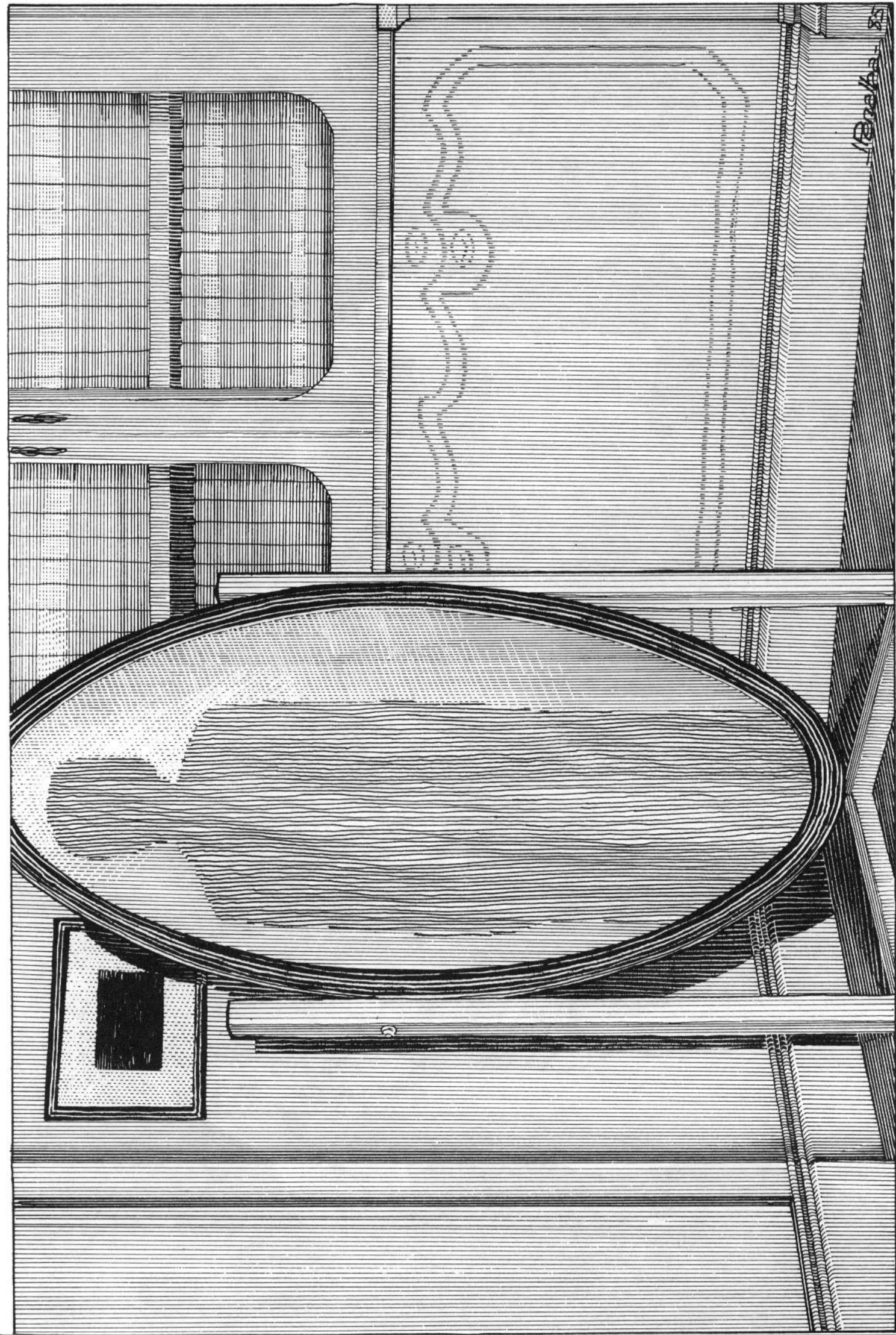
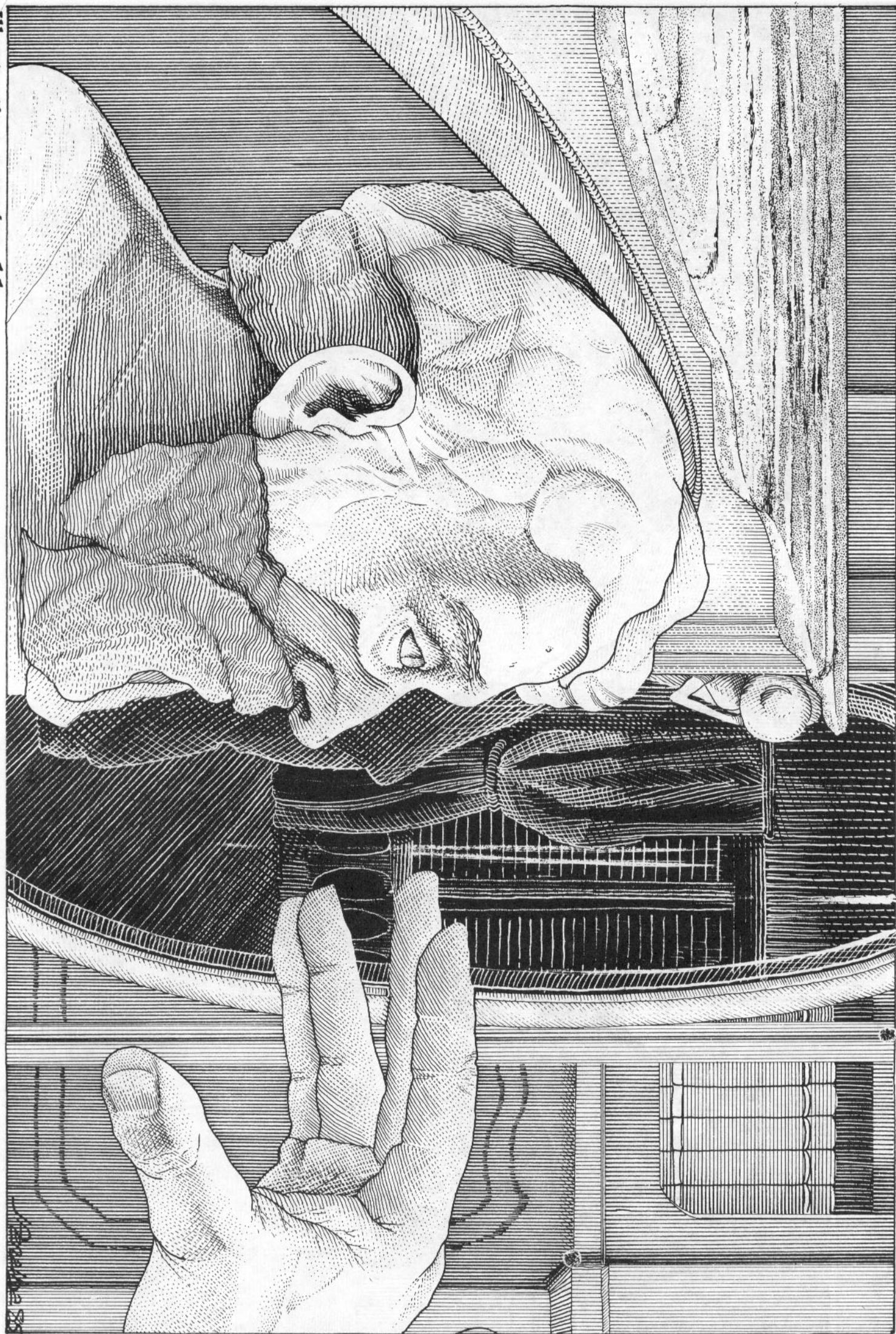


Illustration numéro 8





L. P. 85



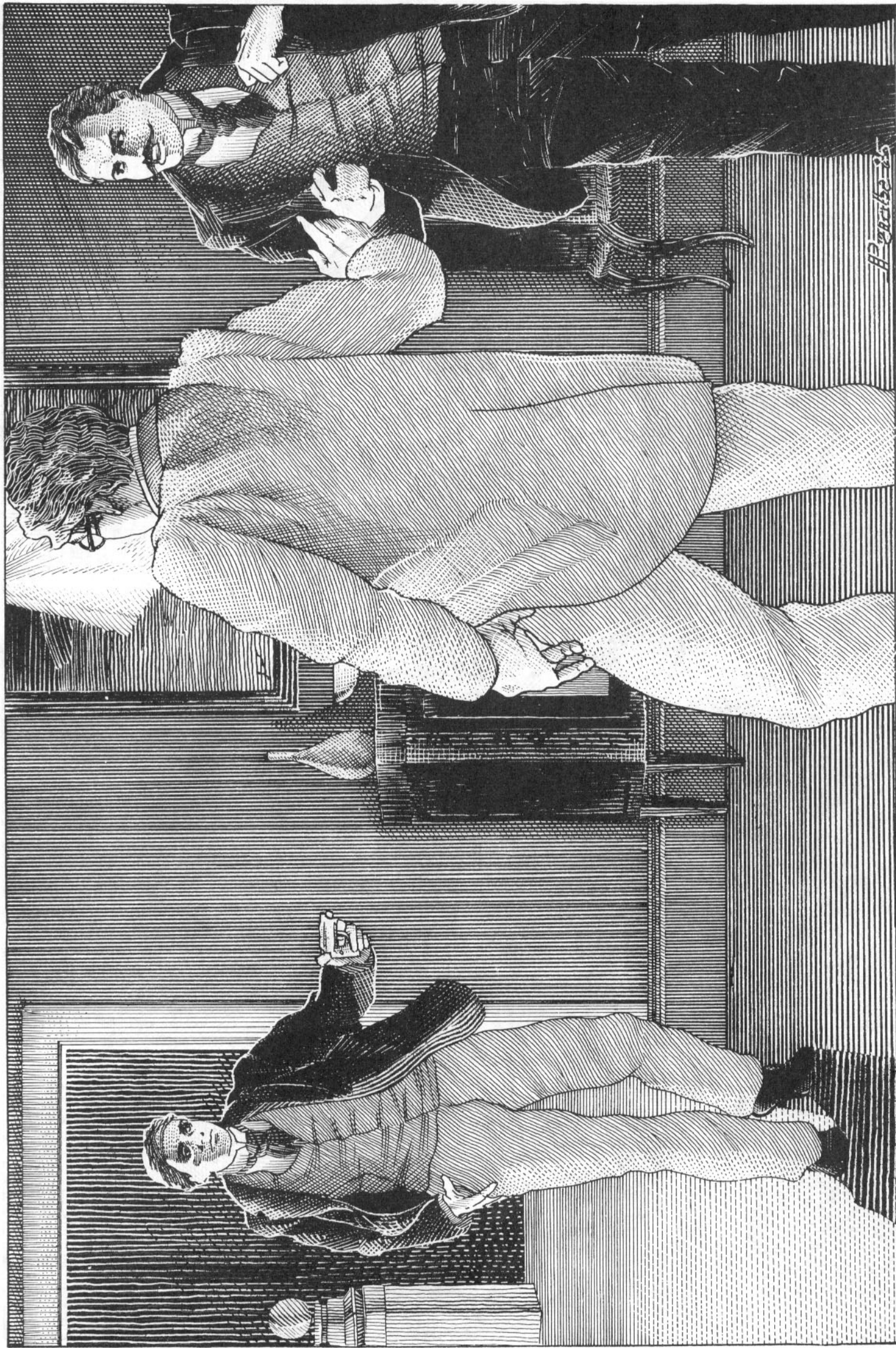
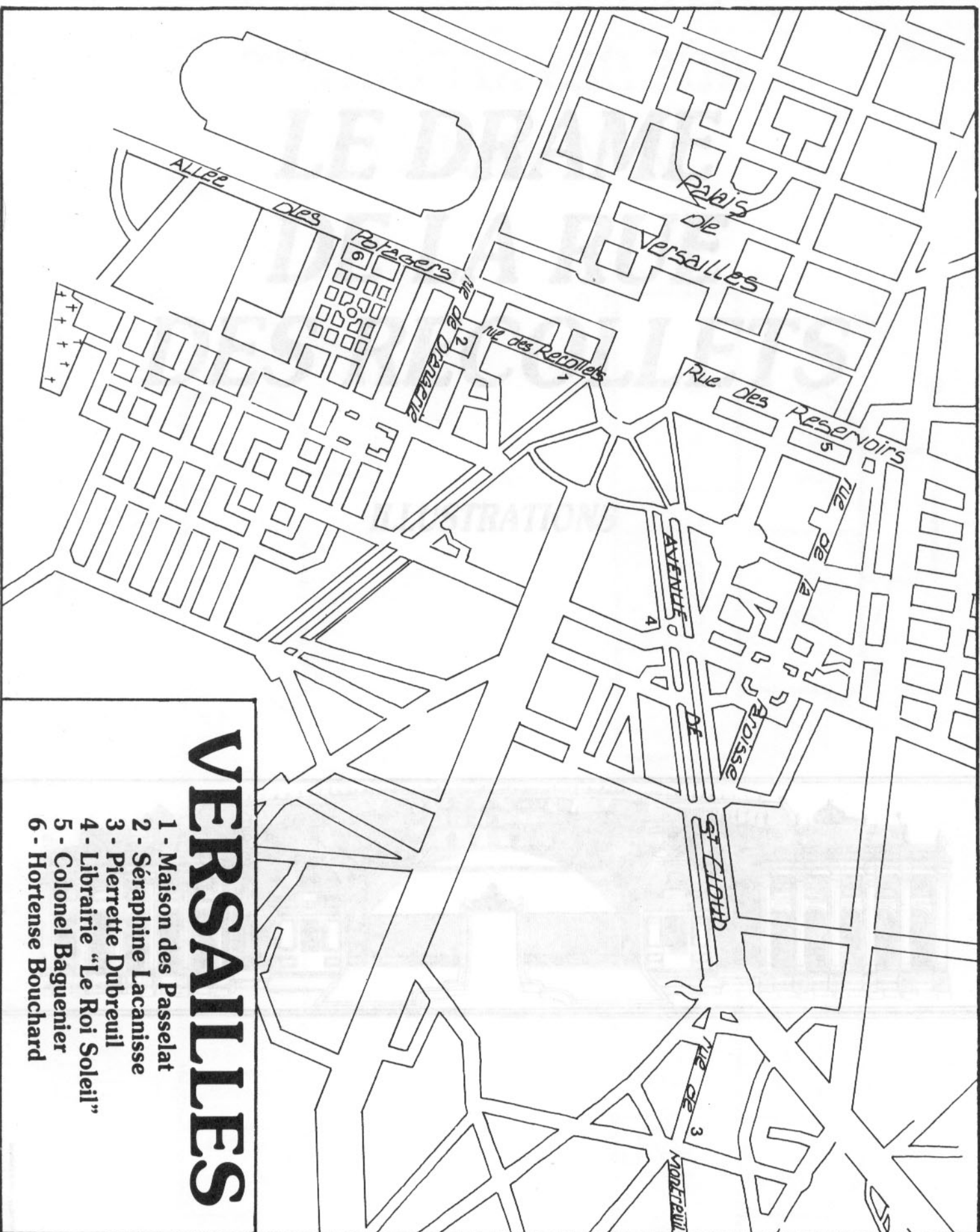


Illustration numéro 12

-H. G. 15-25-

VERSAILLES

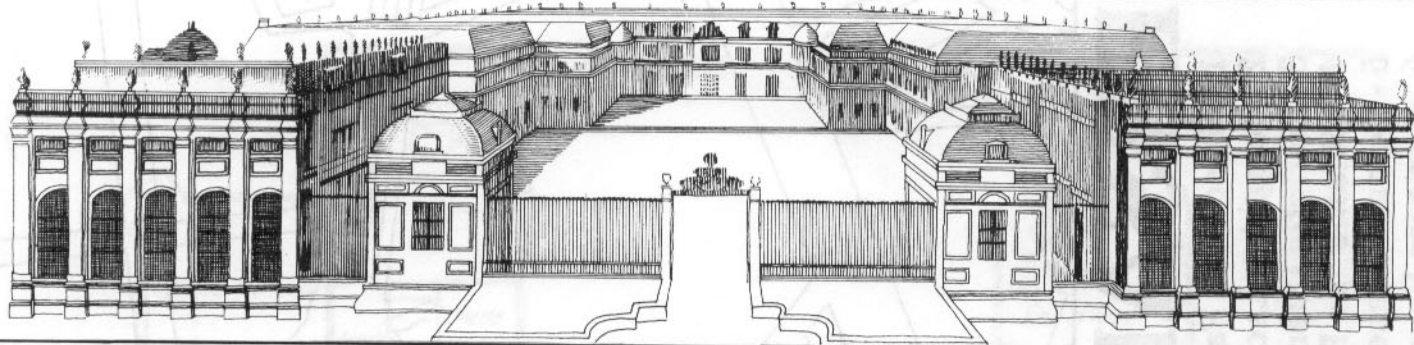
- 1 - Maison des Passelat
- 2 - SérAPHINE Lacanisse
- 3 - Pierrette Dubreuil
- 4 - Librairie "Le Roi Soleil"
- 5 - Colonel Baguenier
- 6 - Hortense Bouchard



PLANS DU NUMERO 3

RUE DES RECOLLETS

A VERSAILLES



Mon Chéri,

C'est merveilleux, maintenant le secret de François Gamain t'appartient.

Dire que le bonheur est à notre portée, mais comment ne pas éveiller les soupçons de la folle du logis ?

J'ai hâte de te voir, rendez-vous où tu sais. Cette rue est vraiment la paroisse de notre amour.

Je t'aime

Le doux côté de la médaille,

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue DROUOT
à l'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
6 et 8, place de la Bourse

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e arr.)

TÉLÉPHONE. Trois lignes : 101 102 46 — 104 47 — 102 48

ABONNEMENT

Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.....	18	37	75
Union postale.....	21	50	88

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS).

LA FAMILLE HUMBERT-DAURIGNAC EN PRISON

Au fond des prisons de Madrid où, à la suite d'événements que nous n'avons plus à raconter, elle vient de goûter pendant une semaine l'hospitalité espagnole, la famille Humbert-Daurignac, après une éclipse totale de près de huit mois, a fait une sensationnelle rentrée en scène. Loin de se trouver ensevelie, — du moins pour un temps, jusqu'à sa comparution au grand jour de la justice, — dans les épaisses et silencieuses ténèbres des cachots classiques, elle adénouveau et plus que jamais accaparé l'attention universelle. On a voulu savoir son attitude sous les verrous, ses faits et gestes, ses paroles, son « état d'âme » : désireuse de satisfaire un public affamé d'informations, la presse a mobilisé ses meilleurs reporters, ceux qui ne connaissent pas d'obstacles.

Le *Figaro*, pour sa part, a eu la bonne fortune de pénétrer auprès des prisonniers, le loisir de les observer, voire même de braquer son objectif photographique sur ceux qu'on nomme les « Humbert », ainsi qu'une Iroupe familiale d'acrobates célèbres, et devant qui la foule défilait comme devant des « bêtes curieuses », si les murs des geôles étaient de verre. Aussi les portraits que nous en donnons sont-ils d'une authenticité absolue.

Très intéressante et très suggestive, cette galerie de portraits.

A la Prison Modèle; côté des hommes : D'abord Frédéric Humbert le « mari de la reine » d'une taille au-dessus de la moyenne, mais affaîssé, les épaules voûtées, le corps grêle en des vêtements devenus trop flottants. La barbe encadrant les joues (il ne portait auparavant que la moustache) semble creuser encore le visage émacié où s'éteignent les yeux au regard vague. Il est mélancolique et taciturne

; tout chez lui révèle une profonde dépression physique et morale, voisine de la prostration.

La physionomie de Romain Daurignac contraste singulièrement avec celle de son beau-frère. Court, ramassé, boulot, il porte maintenant, en plus de la moustache, une belle paire de favoris. Il a l'air un peu vulgaire d'un petit agent d'affaires, ou, si vous préférez, d'un brave tailleur à façon; rien du don Juan bellâtre et avantageux que certains ont dépeint. D'ailleurs, chez lui, les « embêtements » présents n'engendrent pas la mélancolie; il affecte le genre « bon garçon », se montre jovial, affable et loquace. Ses propos, — et il n'en est point avare, — peuvent se résumer en cette formule optimiste :

« Bast! Tout s'arrangera! » Emile Daurignac, le frère aîné de Romain et son associé à la fameuse « Rente Viagère », a, lui aussi, essayé de dépister les limiers de la police en modifiant son visage : il a sacrifié sa barbe chenue pour ne garder que la moustache. Personnage insignifiant et presque muet, son type actuel est un peu celui du faux vieux militaire mur pour le rôle de major de table d'hôte. A la prison des femmes, section des « Distinguées », Distinguidas, comme l'indique un écriteau significatif : Mme Thérèse Humbert, le grand premier rôle dont M. Prudhomme n'hésiterait pas à dire qu'elle a bien « une tête à porter la culotte », masque viril, œil clair, hardi, nez



Les Humbert en Espagne

puissant, indice d'un caractère dominateur. Mme Maria Daurignac, sa sœur, « l'éternelle fiancée », neutre, passive, s'effaçant

à côté de la patronne, telle une parente pauvre.

Mme Eve Humbert, longue et fidèle jeune fille montée en graine, roseau flexible courbé sous le couvert de l'adversité, — une victime.

Dans leur cellule commune, toutes trois reçoivent les visiteurs, assises « en rang d'oignons » sur de mauvais sièges, où elles se serrent frileusement, n'ayant pour se garantir du froid aux pieds qu'un maigre tapis de parloir de couvent en mosaïque de drap et leurs manteaux de fourrure... fausse, hélas!

Nous les voyons encore au moment où le docteur Gilbert, de Paris, commis spécialement pour surveiller la santé des captifs, ausculte Mme Eve, dont les fréquents malaises alarment la sollicitude maternelle. Et nullement abattue, pleine d'exubérance et de jactance, Mme Humbert parle sans discontinuer, avec une volubilité aggravée d'un « bafouillage », qui tient à la fois du zéaiement et du blèvement; elle invoque la lumière, la vérité, la justice, la liberté, jure qu'elle retrouvera les cent millions. Tant que son intarissable faconde a arraché au senior Amor, directeur de la prison, un fort galant homme pourtant, cette exclamation : Que habladora ! Quelle bavarde !

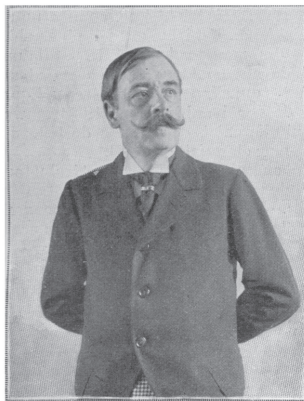
Le 27 décembre, les six prisonniers ont été embarqués dans l'express à destination de Paris. Le 28, à Hendaye, nous assistons à leur transbordement, quand,

français, amené près du wagon espagnol.

C'est la fin du prologue de la tragi-comédie dont les actes vont maintenant se dérouler dans Tordre régulier jusqu'à la chute du rideau sur le dénouement judiciaire. Peut-être comme il arrive parfois pour les œuvres de théâtre, ce prologue de vastes dimensions et nourri de péripéties captivantes restera-t-il le morceau le mieux réussi et le plus savoureux de la pièce mémorable composée et jouée par les auteurs-acteurs de la troupe Humbert-Daurignac.

L'ACADEMIE GONCOURT

Après six années d'attente, six années de démarches, de procès, de jugements, la « Société littéraire Goncourt » vient d'être reconnue officiellement par le Conseil d'Etat et autorisée à accepter le legs universel que lui avait fait Edmond de Goncourt. Samedi dernier on en apprenait la nouvelle. Lundi les membres de l'Académie Goncourt, — puisque c'est sous ce titre qu'on désigne couramment la Société, — se réunissaient en séance chez M. Léon Hennique, rue Decamp.



Octave Mirbeau

Dans son testament, Edmond de Goncourt, qui fixait à dix le nombre des « académiciens », en désignait seulement huit : Alphonse Daudet, mort peu de temps après son grand ami, MM. Léon Hennique, Joris-Karl Huysmans, Octave Mirbeau, les deux frères J. et H. Rosny, Paul Margueritte et Gustave Geffroy. L'Académie se compléta en élisant MM. Elémir Bourges et Lucien Descaves, et, à la mort d'Alphonse Daudet, le remplaça par son fils

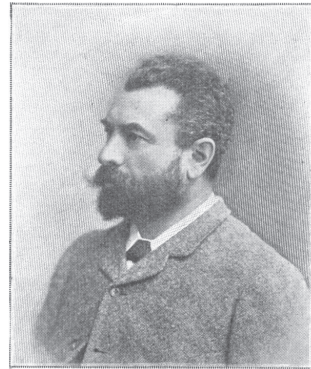


Dans l'ordre, de gauche à droite : M. Descaves, M. Geoffroy, M. Rosny aîné, M. Huysmans, M. Hennique, M. L. Daudet, M. Rosny jeune et M. Elémir Bourges

Léon. Elle est maintenant au complet et va pouvoir fonctionner. Mais a la séance de lundi, première séance officielle en quelque sorte, ni M. Octave Mirbeau, ni M. Paul Margueritte n'assistaient : le premier retenu à la Comédie-Française par la répétition de sa pièce avait dû s'excuser, et le second est en Italie.

M. PRINETTI

M. Prinetti, ministre des Affaires étrangères d'Italie, a été frappé d'une attaque de paralysie, le 29 janvier, au Quirinal, dans le salon du Conseil, où se trouvait le roi. Bien que son état, d'abord alarmant, se soit sensiblement amélioré au bout de quelques jours, les médecins qui le soignent ne peuvent encore affirmer qu'il recouvrera suffisamment la santé pour reprendre ses fonctions.



M. Prinetti

Cet événement a causé une vive émotion en Italie et péniblement impressionné les chancelleries ; tous les ambassadeurs des puissances représentées à Rome se sont immédiatement inscrits au domicile du malade ; ses collègues de l'étranger, notamment M. Delcassé, se sont empressés de lui adresser leurs vœux de

prompte guérison. Ces vœux sont d'autant plus sincères que M. Prinetti, depuis qu'il est au pouvoir, a donné des gages de sa haute capacité, mené à bien des négociations importantes, entretenu d'excellentes relations avec les autres pays et particulièrement avec la France. Sa prochaine visite à Paris, qui devait se tenir à la fin du mois, est d'ailleurs plus qu'incertaine.

LES NOUVEAUTES DU TIMBRE POSTE



La Grande-Bretagne vient de mettre en circulation une nouvelle série de timbres pour les îles Bahamas. Ils sont d'un type différent des autres colonies anglaises. La série se compose de 7 valeurs : de 1 penny à une livre.

Pour celles et ceux qui ne le savent pas enore, les îles Bahamas sont situées dans les Caraïbes. Cet archipel, composé d'environ 700 îles, est baigné par l'océan Atlantique, à l'est de la Floride, au nord de Cuba et du reste de la Caraïbe et à l'ouest des îles Turques et Caïques, elles aussi, sous dépendance britannique.

La plus grande île des Bahamas est *Andros*, à l'ouest de l'archipel. L'île de *New Providence*, à l'est d'*Andros*, est le site le plus peuplé. Il accueille aussi

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
À L'HOTEL DU « FRANÇAIS »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
6 et 8, place de la Bourse**H. DE VILLEMESSANT**

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e arr.)

TÉLÉPHONE. Trois lignes : 102-46 — 102-47 — 102-48

ABONNEMENT

Seine, Seine-et-Oise. 15 • 30 • 60 •
Départements 18 75 37 50 75 •
Union postale 21 50 43 • 88 •On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
de France et d'Algérie.

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte
de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS).

GRAVE COLLISION DE NAVIRES ANGLAIS

Dans la nuit du 30 au 31 janvier dernier, au cours d'une manœuvre qu'effectuaient tous feux éteints, dans le canal de Mourto, en dehors du port de Corfou, les deux croiseurs anglais, *Pioneer* et *Tyne*, et douze contre-torpilleurs, une collision s'est produite entre le

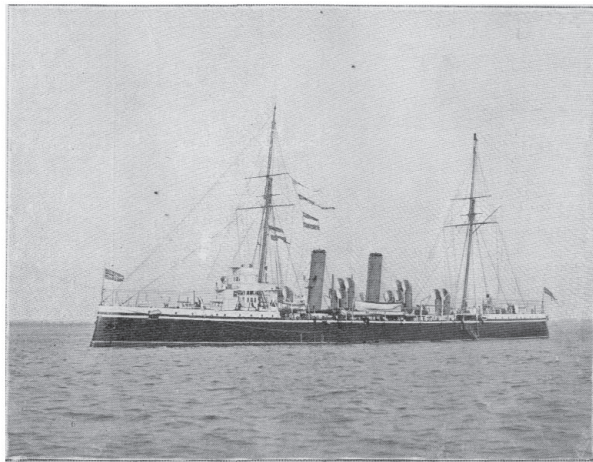
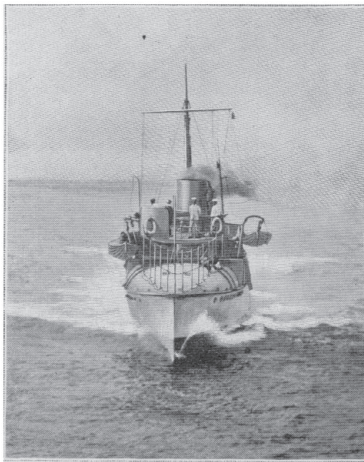
Pioneer et l'un des contre-torpilleurs, l'*Orwell*. Ce dernier bateau fut coupé net en deux morceaux, juste au ras du blockhaus du commandant, situé à l'avant ; la partie avant coula bas aussitôt ; l'arrière, qui continuait de flotter, fut pris à la remorque par le navire abordeur et put être ramené à Corfou.

Mais deux des marins de l'*Orwell* avaient été tués sur le coup ; treize autres sont disparus, engloutis avec l'avant du contre-torpilleur.

L'*Orwell* était un

bateau d'un nouveau type, dit « 30 nœuds ». Construit à Brikenhead, en 1901, il déplaçait 300 tonnes et avait 65 mètres 40 de longueur pour 6 mètres seulement de largeur. Il possédait des appareils de télégraphie sans fil et l'on distingue sur le mât et l'antenne ad hoc sur notre photographie.

Quant au *Pioneer*, c'est un croiseur de 3^eme classe de 2.000 tonneaux, flambant neuf également, puisque sa construction s'est achevée à Chatham à la fin de l'année 1900.

Le contre-torpilleur « *Orwell* » et le croiseur « *Pioneer* »

LE RETOUR DES HUMBERT-DAURIGNAC

Le 28 décembre, à 2 h 25 du matin, le train express, parti de Madrid le 28 au soir, a stoppé à l'entrée du pont international de la Bidassoa, dont le milieu marque la frontière, c'est-à-dire à environ (100 mètres

du quai de la gare française d'Hendaye. Le sleeping qui porte la famille Humbert-Daurignac a été détaché, et l'on a amené sur la voie parallèle un wagon-lit de la C^o d'Orléans, celui-ci placé au droit du premier, de façon à ménager entre les deux voitures un étroit couloir que les prisonniers franchiront aisément de marche pied à marche pied, sans rester

exposés aux regards des curieux. L'opération du transbordement, - Mme Humbert et sa fille passant les premières, - s'effectue rapidement, sous l'œil vigilant de M. France, l'adjoint de M. Hennion.

LES SENS INCONNUS

Nous possédons un certain nombre d'organes des sens grâce auxquels la perception d'un certain nombre de sensations est possible. Mais il est permis de se demander si nous ne pourrions pas posséder d'autres appareils sensitifs, grâce auxquels d'autres sensations seraient rendues possibles, nous renseignant sur d'autres propriétés des corps ; sur d'autres propriétés qui peuvent être rendues sensibles par des voies détournées, par des instruments par exemple, ou sur d'autres propriétés dont nous n'avons encore aucune idée. La question est d'autant plus naturelle qu'il est vraisemblable que certains animaux éprouvent des sensations qui nous sont totalement inconnues. Le fait avait été soupçonné et à peu près démontré par un

naturaliste anglais, Sir John Lubbock : il est maintenant mis hors de discussion par les expériences dont M. Henri Dufour, de Lausanne, donnait récemment le résultat devant la Société helvétique des sciences naturelles. On sait que la lumière blanche, telle qu'elle est fournie par le soleil, par exemple, n'est point chose simple et homogène. La preuve c'est qu'en faisant passer un rayon de lumière par un prisme, on dissocie cette lumière en éléments variés et nombreux. Le spectre montre en effet que la lumière blanche est la somme de rayons colorés de longueurs d'onde différentes. Elle comprend des rayons rouges, orangés, jaunes, verts, bleus, indigo et violets. Elle comprend d'autres vibrations aussi : les rayons infra-rouges, qui sont non plus lumineux, mais calorifiques ; les rayons ultra-violets qui ne sont ni lumineux ni calorifiques, mais doués d'activité chimique, et capables d'opérer des décompositions chimiques telles que celles qui sont d'utilisation quotidienne dans la photographie. Or il est certain que, exposés à la lumière blanche, nous ne percevons que la lumière blanche et les rayons calorifiques. Notre œil ne décompose pas la lumière blanche en rayons colorés, et, d'autre part, si nous pouvons éprouver de fâcheux effets des rayons chimiques — comme dans le coup de soleil, par exemple — nous ne percevons pas ces rayons ultra-violets ; nous n'avons pas d'organe qui nous avertisse de leur présence et de leur influence. Certains animaux sont mieux doués que nous : certains animaux perçoivent les rayons ultra-violets, ou leur sont particulièrement sensibles. Ce sont les fourmis, comme vient de le faire voir M. H. Dufour. Sir John Lubbock avait observé en 1882 que les fourmis craignent pour leurs nymphes la lumière violette et les radiations ultra-violettes : MM. Dufour et Forel viennent de mettre la chose hors de doute. Dans une caisse fermée d'un côté par de la gélatine qui est transparente

pour l'ultraviolet (ce que le verre n'est pas, soit dit en passant) ils ont placé des fourmis avec leurs nymphes — avec ce qu'on appelle généralement et improprement des « œufs de fourmis » — et ils ont fait pénétrer dans une partie de la caisse la région ultra-violette d'un spectre solaire intense. Or les fourmis ont aussitôt déménagé leurs nymphes de la partie où pénétraient les rayons ultra-violets ; elles les ont transportées et se sont réfugiées avec elles dans la partie où les rayons ultra-violets ne pénétraient pas. Donc les fourmis sont désagréablement impressionnées par les rayons ultra-violets ; elles ont une sensibilité qui nous manque. Et les fourmis et d'autres animaux peuvent posséder des sens et des sensibilités qui nous font totalement défaut, et éprouver des jouissances et des douleurs dont nous n'avons pas d'idée.

UNE SECTION AÉRIENNE DU METROPOLITAIN DE PARIS

On va ouvrir une nouvelle section de la « circulaire nord » du Métropolitain de Paris, comprise entre la place d'Anvers et la rue de Bagnole, par les boulevards extérieurs.

LE METROPOLITAIN DE PARIS :
Section aérienne : la traversée du rond-point de la Villette

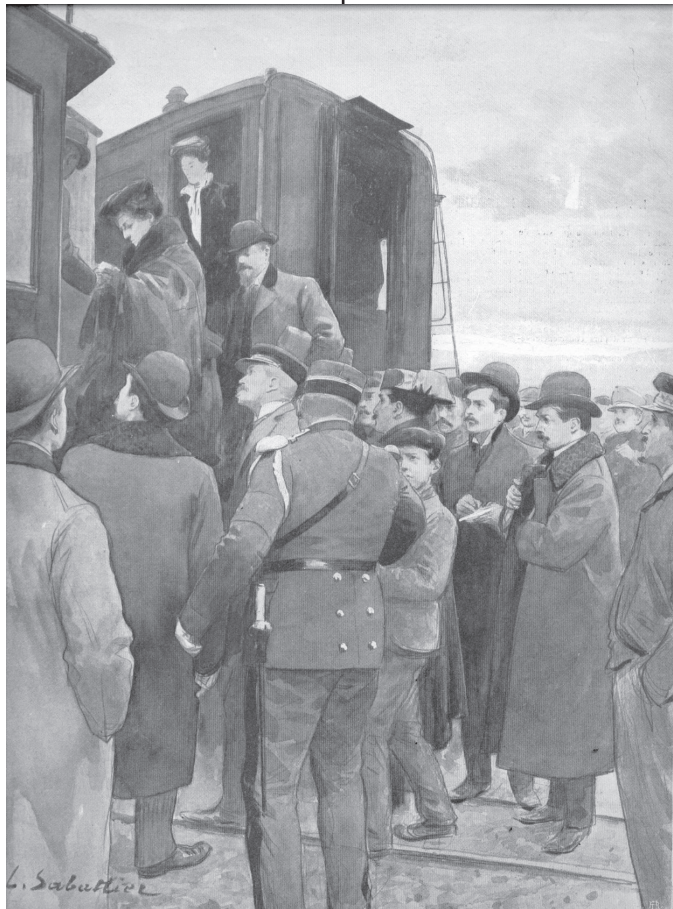
Cette section, qui fait suite à celle ouverte au mois d'octobre, de l'Etoile à la place d'Anvers, comporte une partie aérienne de 2 kilomètres de longueur, s'étendant du boulevard Barbes à la rue de Meaux. L'adoption du système aérien sur ce

parcours est justifiée par l'obligation de passer au-dessus des lignes du Nord et de l'Est et de franchir le canal Saint-Martin. Leur traversée souterraine aurait, en effet, conduit à placer le Métropolitain à une trop grande profondeur au-dessous du sol.

La voie courante est supportée par une succession de travées indépendantes de 22 mètres de longueur reposant, à leurs extrémités, sur des colonnes en fonte ou des piliers en maçonnerie. La hauteur libre entre le sol et les poutres est au moins de 5 mètres 20, à la traversée des voies publiques, soit 50 centimètres de plus que celle des tramways à impériale circulant actuellement dans Paris.

Au-dessus des lignes du Nord et de l'Est, deux grands ponts tubulaires ont été construits pour pouvoir franchir ces lignes sans employer des supports intermédiaires qui eussent gêné la circulation.

C'est au rond-point de la Villette que l'établissement du viaduc a rencontré le plus de difficultés. La voie du Métropolitain est obligée de contourner la rotonde des Docks, en serpentant d'une façon pittoresque, pour passer du boulevard de la Chapelle sur celui de la Villette après avoir traversé le canal Saint-Martin. On peut se rendre compte, par la vue ci-dessus, de l'aspect nouveau



Le transbordement à Hendaye : de sleeping-car en wagon-lit.

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
À L'HOTEL DU « FRANÇO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
6 et 8, place de la Bourse

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e arr.)

TÉLÉPHONE. Trois lignes : 101 102 46 — 104 47 — 102 48

ABONNEMENT

Seine, Seine-et-Oise. 15 • 30 • 60 •
Départements 18 75 37 50 75 •
Union postale 21 50 43 • 88 •On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
de France et d'Algérie.

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte
de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS).

LE CYCLONE DES TUAMOTOU

Après la catastrophe de la Martinique, voici celle des Etablissements français de l'Océanie, à travers lesquels le mouvement sismique qui bouleverse encore les Antilles vient de se traduire par un raz de marée qui n'a rien laissé debout des îles enchantées poétisées par Pierre Loti.

Tahiti est préservé, mais les archipels voisins et en particulier Tuamotou, victime de sa structure uniformément plane, sont à peu près anéantis.

Les Tuamotou ne sont constituées que d'atolles, sortes de couronnes coralligènes au centre desquelles la mer s'est réfugiée en un lac de profondeur variable, lagon, où les indigènes viennent en temps propice faire la plonge pour la récolte des huîtres perlières et, nacrées.



L'île de Makemo, dans l'archipel de Tuamotou

Les Tuamotou forment un ensemble de 78 atolles couvrant en y comprenant les lagons une superficie de 660.000 hectares.

La terre n'est représentée que par 86.000 hectares. Quelques-unes de ces îles annulaires n'ont que 7 kilomètres de pourtour. D'autres offrent des lagons si considérables qu'un cuirassé pourrait y évoluer à l'aise.

Un de nos lecteurs, qui a habité Tahiti et visité les Tuamotou, nous écrit : « Les parties élevées n'ont guère une hauteur de plus de 3 à 5 mètres au-dessus du niveau de

l'Océan. La largeur de l'anneau entourant le lagon est en moyenne de 60 à 100 mètres. Il n'y existe aucune eau douce que celle qui tombe rarement du ciel et que les indigènes recueillent dans les citernes. Sur le sol, que les apports marins ont rendu meuble, poussent quelques arbustes rabougris (le mikimiki), des pandanus et enfin des cocotiers, là où on en a planté : cet arbre prend racine partout. Il est à craindre qu'après le cyclone les survivants soient morts promptement de faim et de soif — de soif surtout, puisque les citernes ne devaient plus contenir que de l'eau de mer. Notez que s'il y avait des goélettes dans les îles, et si elles ont résisté, elles ont dû s'empresse de rallier une terre ferme... Les secours, arriveront difficilement en temps utile. La navigation est difficile et lente dans ces parages et les distances d'île à île sont beaucoup plus longues qu'on ne peut l'imaginer en regardant une carte où, dans l'immensité du Pacifique, l'archipel est représenté par des points

noirs pressés les uns contre les autres. »

Les îles Tuamotou sont le centre le plus vaste des pêcheries d'huîtres perlières. Hommes, femmes et enfants se livrent à la plonge en dépit des requins. De 1895 à 1900, les pêcheries tahitiennes ont fourni pour 6 millions de nacre. Certains lagons ont donné 130.000 francs de perles dans une année. Pour la plonge de 1902-1903, un arrêté du gouverneur en fixait l'ouverture le 1er octobre 1902 pour se terminer en septembre 1903. Onze îles étaient déclarées ouvertes à la plonge pour

celte campagne. Ce sont : Toau. Fakarava, Aratika. Tahanea, Motutunga. Makemo, Reiioru, Hikueru, Raroïa, Marokau, Amanu. Existence-elles encore? Un jeune savant, M. G. Seurat, docteur ès sciences, détaché comme naturaliste aux Tuamotou, se livrait, dans l'archipel dévasté, à l'étude de la formation des perles, dont l'origine première dans les tissus de l'huître nous échappe encore. Souhaitons que M. Petit, gouverneur des Etablissements français de l'Océanie, dans la tournée qu'il entreprend, retrouve sain et sauf ce courageux pionnier de la science aux îles lointaines du Pacifique.

L'ANARCHISTE MACCHETTO

Dans la nuit du 22 au 23 décembre, vers une heure, une formidable détonation réveillait en sursaut les habitants de Genève; elle était produite par l'explosion d'une bombe suspendue contre la porte de la vieille cathédrale Saint-Pierre. En éclatant, l'engin, placé à une hauteur d'environ 2 mètres, fit seulement sauter la serrure de la barre de fermeture, sans causer à l'édifice de sérieux dommages; mais les maisons du voisinage, au cours Saint-Pierre et à la Taconnerie, furent violemment ébranlées.

LES « SANS TRAVAIL » DE LONDRES

L'année qui vient de s'achever fut réellement, pour l'Angleterre, une année d'apothéose. Elle vit ses armes enfin victorieuses dans l'Afrique du Sud; elle eut cette joie, après quelques semaines d'angoisses, de voir couronner son roi, et les fêtes enthousiastes auxquelles elle assista à ce moment viennent d'avoir leur dernier écho dans la démonstration de Delhi. Mais tant de splendeurs ont un lendemain sinistre, et les processions qui,

depuis un mois, parcourent les rues de Londres, sont terriblement différentes des splendides cortèges royaux dont pourtant, par contraste, elles évoquent le souvenir.

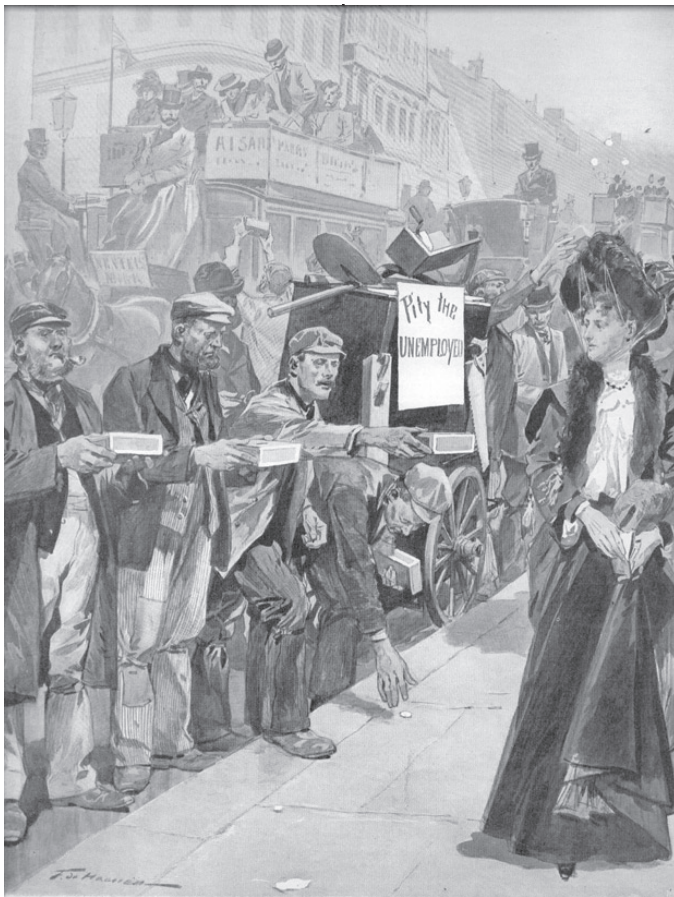
La population ouvrière de Londres subit en ce moment une crise à laquelle la guerre du Transvaal, par la gêne au moins momentanée qu'elle entraîne sa liquidation, n'est évidemment pas étrangère. Chaque année, dans toutes les grandes villes, le retour de l'hiver ra mène son cortège de noires misères. Cette fois, il y a ici quelque chose de plus, une situation aiguë au point d'inquiéter l'opinion publique anglaise. Jamais le nombre des sans-travail n'avait été si grand. Et ils n'ont plus, désormais, comme ces trois derniers hivers, la ressource suprême de s'engager dans les armées de Sa Majesté pour aller combattre dans l'Afrique du Sud, moyennant des salaires dorés. Nombre d'entre eux, d'ailleurs, en reviennent et ne seraient peut-être pas tentés de recommencer l'aventure.

Menacés, donc, de mourir de faim et de froid dans leurs misérables logis, mal secourus par la charité officielle, impuissante à remédier à leur détresse, ils n'ont guère qu'une ressource : mendier, implorer la charité des passants, dans la rue. Et ils en usent, mais d'une manière qui nous paraîtrait étrangement insolite, à supposer même qu'on la tolérât, dans ce pays où des articles du Code punissent sévèrement la mendicité, aggravant la peine pour la mendicité en réunion : ils quêtent en procession.

Depuis le 1er janvier, chaque jour, à l'heure où naguère ils prenaient le chemin de l'atelier ou du chantier, ils se dirigent, des quartiers excentriques, Mile End, Baltersea, Southpark, vers le rendez-vous que leur a fixé, à Hyde Park, la Fédération démocratique et sociale. De là, quand ils sont tous groupés, ils repartent pour défiler à travers les quartiers luxueux de la ville, processionnant lentement le long d'Oxford

street, de Regent street pour gagner Trafalgar square et le Strand.

Un policeman à cheval ouvre la marche, et d'autres agents de la police à pied encadrent, sur toute sa longueur, la longue théorie des pauvres diables. Un autre policeman monté ferme le défilé. Par rangées de quatre ou cinq de front, ils vont, le front baissé, le regard morne et comme honteux d'en être réduits, pour vivre, à cette extrémité cruelle. Ils se parlent à peine, et leur procession, dans le brouillard glacial, est silencieuse.



Depuis le début de l'année, les ouvriers sans travail, très nombreux à Londres, cet hiver, et dont la misère est grande, organisent quotidiennement des manifestations dans les rues des quartiers riches. Autour d'une petite voiture, chargée des outils devenus inutiles et portant l'inscription : *Pity the unemployed* (Pitié pour les sans travail !) des quêtés font appel à la charité des passants, auxquels ils tendent des boîtes à cigares en guise d'aumônières.

Il y a parmi eux des adolescents frêles, que les privations des dernières semaines semblent avoir rendus plus débiles encore, des travailleurs dans la force de l'âge, les épaules larges, le torse robuste, sous des vestons râpés, et des vieillards déjà penchés vers la tombe et qui semblent bien incapables de jamais gagner leur pain quotidien.

En avant du groupe de chaque district, de larges pancartes se balancent au bout d'une perche, ou encore des banderoles d'étoffe rouge supportées par deux hampes improvisées et tendues par des cordelettes attachées aux deux coins inférieurs, que des hommes tiennent

à la façon des cordons des bannières, dans nos fêtes religieuses.

Ce que portent ces étranges enseignes, ce sont des inscriptions presque toutes pareilles : *Unemployed workmen* (Ouvriers sans travail) ; *Pity the unemployed* (Pitié pour les sans-travail).

Parfois, de distance en distance, sur une petite voiture, avec une inscription analogue, on roule les outils désormais inutiles : la pelle, la pioche du terrassier, la truelle du maçon, la scie à main, la varlope du menuisier,

car toutes les professions se confondent dans cette triste foule.

Et, sur le flanc de tout ce cortège, du côté qui longe le trottoir, s'alignent les quêtés. Ils tiennent à la main, en guise d'aumônière, qui des caissettes fabriquées à la hâte avec des planchettes de sapin, qui des boîtes vides de cigares, et sollicitent l'obole des passants. Ceux qui peuvent répondre à leur appel n'ont guère le courage de leur refuser le penny ou la pièce blanche. La tournée finie, on s'en retourne vers Hyde Park, où la recette est comptée. On dénombre en même temps les manifestants, et équitablement, fraternellement aussi (Suite page 2)

MALEFICE N° 2

Ici réapparaît
le testament d'un fou

x Portsall
x Brest

x Morlaix

x St Malo

x Quimper

x Rennes

Tout débute
dans cet asile

L'ENIGMATIQUE CARNET

x Vannes

Belle Ile

DU

CAPITAINE POP PLINN

Hervé Fontanier